

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, December 9, 2024

The Standing Senate Committee on Human Rights met with videoconference this day at 4:32 p.m. [ET] to examine such issues as may arise from time to time relating to human rights generally.

Senator Wanda Thomas Bernard (*Deputy Chair*) in the chair.

[*English*]

The Deputy Chair: Good afternoon. I would like to begin by acknowledging that the land on which we gather is the traditional, ancestral and unceded territory of the Anishinaabe Algonquin Nation and is now home to many other First Nations, Métis and Inuit people from across Turtle Island.

I am Wanda Thomas Bernard, a senator from Nova Scotia, Mi'kmaq territory, and deputy chair of the committee. In the absence of the chair, I will be chairing the first panel this evening.

I would like first to invite my honourable colleagues to introduce themselves.

Senator Osler: Welcome to all the witnesses. I am Flordeliz (Gigi) Osler, a senator from Manitoba.

Senator Pate: Welcome. Kim Pate. I live here on the unceded, surrendered and unreturned territory of the Algonquin Anishinaabeg.

Senator K. Wells: Hello, everyone. Kristopher Wells, a senator from Alberta, Treaty 6 territory.

Senator Arnot: Good evening. I'm Senator David Arnot, from Saskatchewan. I live in Treaty 6 territory.

The Deputy Chair: Welcome, senators, and welcome to all those who are following our deliberations from home.

Today, our committee will continue its study on anti-Semitism in Canada under its general order of reference. This afternoon, we shall have three panels. In each panel, we shall hear from the witnesses, and then the senators around this table will have a question-and-answer session.

I will now introduce our first witness. Our witness has been asked to make a five-minute opening statement. With us today via video conference, please welcome Deborah Lyons, Canada's

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 9 décembre 2024

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd'hui, à 16 h 32 (HE), avec vidéoconférence, afin d'examiner les questions qui pourraient survenir concernant les droits de la personne en général.

La sénatrice Wanda Thomas Bernard (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La vice-présidente : Bonjour. Pour commencer, je tiens à souligner que nous nous réunissons sur les terres traditionnelles, ancestrales et non cédées de la nation algonquine anishinabe, qui accueille maintenant de nombreux autres peuples des Premières Nations, des Métis et des Inuits de l'ensemble de l'île de la Tortue.

Je suis Wanda Thomas Bernard, sénatrice de la Nouvelle-Écosse, territoire mi'kmaq, et vice-présidente du comité. En l'absence de la présidente, je présiderai le premier groupe de témoins ce soir.

J'aimerais d'abord inviter mes honorables collègues à se présenter.

La sénatrice Osler : Bienvenue à tous les témoins. Je suis Flordeliz (Gigi) Osler, sénatrice du Manitoba.

La sénatrice Pate : Bienvenue. Kim Pate. Je vis ici sur le territoire non cédé, non abandonné et non restitué du peuple algonquin anishinabe.

Le sénateur K. Wells : Bonjour à tous. Kristopher Wells, sénateur de l'Alberta, territoire visé par le Traité n° 6.

Le sénateur Arnot : Bonsoir. Je suis le sénateur David Arnot, de la Saskatchewan. Je vis dans le territoire visé par le Traité n° 6.

La vice-présidente : Bienvenue, sénateurs et sénatrices, et bienvenue à tous ceux qui suivent nos délibérations à la maison.

Aujourd'hui, notre comité reprend son étude de l'antisémitisme au Canada dans le cadre de son ordre de renvoi général. Cet après-midi, nous aurons trois groupes de témoins. Dans chaque groupe, nous entendrons les témoins, puis les sénateurs autour de la table auront une période de questions et de réponses.

Je vais maintenant présenter notre première témoin, qui a été invitée à faire une déclaration liminaire de cinq minutes. Veuillez souhaiter la bienvenue aujourd'hui par vidéoconférence

Special Envoy on Preserving Holocaust Remembrance and Combatting Antisemitism with Canadian Heritage. I now invite Ms. Lyons to make her presentation.

Deborah Lyons, Special Envoy, Office of the Special Envoy on Preserving Holocaust Remembrance and Combatting Antisemitism, Canadian Heritage, as an individual: Thank you so much, Madam Chair, and thank you to the committee for the opportunity to speak about the unprecedented and frightening level of anti-Semitism in Canada today.

When I accepted this role, I could never have imagined that the situation would be so challenging, so dire. According to Statistics Canada, our Jewish community comprises only 1% of the population but endures now 70% of all religiously motivated hate crimes and now tops the charts as the target for overall hate crimes, well ahead of LGBTQ, anti-Black and anti-Muslim hate.

Since anti-Semitism, Madam Chair, is a human issue, let me walk you through the day of a typical Jewish family in Canada.

Ben and Sarah, the parents, have two kids, Noah in Grade 5 and Aaron in university. Ben is a social worker, and Sarah works in a public security agency. Given that several Jewish businesses were vandalized recently in their neighbourhood and their local synagogue was firebombed, security is always on their mind, so they start their morning by checking their phones to see if there were any incidents overnight.

This morning, they are debating whether to send Noah, their fifth grader, to school wearing his kippah — his religious head covering. Noah has been bullied with anti-Semitic comments, and it has made him very anxious and ostracized at school. They have received little recourse from the school authorities.

Meanwhile, Aaron fearfully weaves his way through a protest encampment on campus. He arrives in class with relief, only to find that the professor has deemed the classroom a Zionism-free zone. Like the vast majority of Canadian Jews, Aaron himself is a Zionist, believing in the right for Jewish self-determination in their ancestral homeland.

At work, when Sarah raises a legitimate concern about a new international initiative, a colleague openly scoffs, “You only care about that because you’re a Jew,” implying that Sarah has dual loyalties, a particularly damaging accusation in a security agency. Her public service union ignores her concerns.

à Deborah Lyons, envoyée spéciale pour la préservation de la mémoire de l’Holocauste et la lutte contre l’antisémitisme, de Patrimoine canadien. J’invite maintenant Mme Lyons à présenter son exposé.

Deborah Lyons, envoyée spéciale, Bureau de l’envoyée spéciale pour la préservation de la mémoire de l’Holocauste et la lutte contre l’antisémitisme, Patrimoine canadien, à titre personnel : Merci beaucoup, madame la présidente, et merci au comité de me donner l’occasion de m’exprimer sur le niveau d’antisémitisme sans précédent et effrayant au Canada aujourd’hui.

Lorsque j’ai accepté ce rôle, je n’aurais jamais imaginé que la situation serait aussi éprouvante, aussi difficile. Selon Statistique Canada, notre communauté juive ne comprend que 1 % de la population, mais subit maintenant 70 % de tous les crimes haineux à caractère religieux et se classe en tête des classements comme cible des crimes haineux globaux, bien avant la haine contre les personnes LGBTQ, les Noirs et les musulmans.

Étant donné que l’antisémitisme, madame la présidente, est une question humaine, permettez-moi de vous dépeindre la journée d’une famille juive type au Canada.

Ben et Sarah, les parents, ont deux enfants, soit Noah, qui est en cinquième année, et Aaron, à l’université. Ben est travailleur social, et Sarah travaille dans une agence de sécurité publique. Étant donné que plusieurs entreprises juives ont été vandalisées récemment dans leur quartier et que leur synagogue locale a été incendiée, la sécurité occupe toujours leur esprit, alors ils commencent leur matinée en vérifiant leur téléphone pour voir si des incidents sont survenus pendant la nuit.

Ce matin, ils débattent à savoir s’ils doivent envoyer à l’école Noah, leur enfant de cinquième année, avec sa kippa, son couvre-chef religieux. Noah s’est fait intimider avec des commentaires antisémites, et cela l’a rendu très anxieux et l’a ostracisé à l’école. Ils n’ont reçu que peu d’aide de la part des autorités scolaires.

Parallèlement, Aaron se fraie craintivement un chemin à travers un campement de manifestation sur le campus. Il arrive en classe soulagé, pour finalement découvrir que le professeur a décidé que la salle de classe est une zone exempte de sionisme. Comme la grande majorité des Canadiens juifs, Aaron est lui-même un sioniste, qui croit au droit à l’autodétermination des Juifs dans leur patrie ancestrale.

Au travail, lorsque Sarah soulève une préoccupation légitime au sujet d’une nouvelle initiative internationale, un collègue dit ouvertement en raillant : « Cela ne t’intéresse que parce que tu es juive », laissant entendre que Sarah a une double allégeance, une accusation particulièrement préjudiciable dans une agence de sécurité. Son syndicat de la fonction publique fait abstraction de ses préoccupations.

This evening, Ben will be taking his son to the local Jewish community centre for swimming classes, but unlike all other Canadian parents, he will have to pass by a police car as he enters, knowing that this security symbol is vital for the protection of his child.

Such is the life of a Jewish family in Canada today. There are so many more stories to tell, and I hear them every day.

There is much hard work to be done, Madam Chair, and I so wish this work had been done 10 years ago or 5 years ago. But I warn you: if we do not do it now, I truly fear for your grandchildren and mine.

So what are we doing about it? Our team is currently focused on five key areas — education first and foremost. We are working closely with Ministers of Education who have committed to reinforce Holocaust education in 2025. I am proud of their leadership. However, I also see it as essential that the K to 12 curriculum address contemporary forms of anti-Semitism and that that also be directed to school boards and teachers.

Second, Canadian universities and colleges are a top priority for my office. Post-secondary institutions have a basic responsibility to ensure the safety of Jewish students — indeed, all students — on their campuses. The administrations need and deserve our help in this effort.

Third, law enforcement. Anti-hate and anti-Semitism training for police officers, prosecutors and judges is essential. I would also like to see dedicated Crown prosecutors for hate crimes. Improving law enforcement's ability to investigate and prosecute will benefit all vulnerable groups.

Fourth, online harms. As you all know, anti-Semitism, hate and atrocity denialism online have exploded in recent years. This is not a problem unique to Canada, which is why I helped form a task force of international special envoys like myself to force the accountability of social media platforms as a global imperative. And, of course, we support the work of Minister Virani and his team on their online harm legislation.

Inside government is the fifth area. The federal government is not immune to anti-Semitism within our institutions. My team is working with deputy ministers and Treasury Board to mobilize senior leaders to respond to anti-Semitism and to review

Ce soir, Ben amènera son fils au centre communautaire juif local pour ses cours de natation, mais contrairement à tous les autres parents canadiens, il devra passer devant une voiture de police à l'entrée, sachant que ce symbole de sécurité est vital pour assurer la protection de son enfant.

Telle est la vie d'une famille juive au Canada aujourd'hui. Il y a de nombreuses autres histoires à raconter, et je les entends tous les jours.

Il y a beaucoup de travail à faire, madame la présidente, et j'aurais aimé que ce travail ait été fait il y a dix ou cinq ans. Mais je vous avertis : si nous ne le faisons pas maintenant, je crains réellement pour vos petits-enfants et les miens.

Alors que faisons-nous à ce sujet? Notre équipe se concentre actuellement sur cinq domaines clés, le plus important étant l'éducation. Nous travaillons en étroite collaboration avec les ministres de l'Éducation qui se sont engagés à renforcer l'éducation au sujet de l'Holocauste en 2025. Je suis fière de leur leadership. Toutefois, j'estime également essentiel que le programme de la maternelle à la 12^e année traite des formes contemporaines d'antisémitisme et qu'il s'adresse également aux conseils scolaires et aux enseignants.

Deuxièmement, les universités et les collèges canadiens sont une priorité absolue pour mon bureau. Les établissements d'enseignement postsecondaire ont la responsabilité essentielle d'assurer la sécurité des étudiants juifs — en fait, de tous les étudiants — sur leurs campus. Les administrations ont besoin de notre aide dans le cadre de ces efforts et la méritent.

Troisièmement, l'application de la loi. Une formation sur la lutte contre la haine et l'antisémitisme pour les policiers, les procureurs et les juges est essentielle. J'aimerais également voir des procureurs de la Couronne affectés aux crimes haineux. L'amélioration de la capacité des forces de l'ordre de faire enquête et d'intenter des poursuites profitera à tous les groupes vulnérables.

Quatrièmement, les méfaits en ligne. Comme vous le savez tous, l'antisémitisme, la haine et le déni des atrocités en ligne ont explosé ces dernières années. Ce n'est pas un problème exclusif au Canada, et c'est pourquoi j'ai aidé à constituer un groupe de travail composé d'envoyés spéciaux internationaux comme moi-même pour forcer la responsabilisation des plateformes de médias sociaux en tant qu'impératif mondial. Et, bien sûr, nous soutenons le travail du ministre Virani et de son équipe concernant leur loi sur les méfaits en ligne.

L'intérieur du gouvernement est le cinquième domaine. Le gouvernement fédéral n'est pas protégé contre l'antisémitisme au sein de ses institutions. Mon équipe travaille avec les sous-ministres et le Conseil du Trésor pour mobiliser les dirigeants

government policies, programs, training, appointments and funding to ensure they are free of anti-Semitism and ensure the safety and well-being of all employees.

But we must also, Madam Chair, equip stakeholders with a better understanding of present-day anti-Semitism. I am proud to share with your committee the Canadian government's handbook on the International Holocaust Remembrance Alliance's definition of anti-Semitism. Shaped by consultations with over 150 Canadians and organizations, as well as 8 federal departments, this is a true guide for governments at all three levels, educators, law enforcement and civil society. The IHRA definition was a global collaboration that took 16 years to develop and is now endorsed by 43 countries and most of our provincial governments.

My team and I cannot do this work alone, Madam Chair. We need support, and that includes stronger active support from all political levels. No matter what global or regional conflicts are occurring thousands of miles from our shores, Jewish Canadians deserve the same protections, support and allyship as other communities.

In conclusion, Madam Chair, yes, it is clear that I am alarmed by what I have seen during these past 15 months, but I believe we can turn this unprecedented crisis into a catharsis. It is a time to address our unconscious biases, our legal and procedural weaknesses, and reinforce our commitment to one another. We can emerge stronger — not weakened, nor permanently —

The Deputy Chair: I'm sorry, Ms. Lyons, but we've run out of time. We don't have much time left for questions from the senators, but thank you for your opening remarks.

Ms. Lyons: Thank you, Madam Chair. I was just finishing up. Thank you so much.

The Deputy Chair: Yes, and I'm sorry to have had to interrupt you.

Senators, we'll create a list for questions, and while we're doing that, I just want to make a statement that I neglected to make at the beginning.

I would like to provide a content warning for this meeting. The sensitive topics covered today may be triggering for people in the room as well as for those watching and listening to the broadcast. Mental health support for all Canadians is available by phone and text at 988. Senators and parliamentary employees are also reminded that the Senate's Employee and Family

principaux afin qu'ils réagissent à l'antisémitisme et examinent les politiques, les programmes, la formation, les nominations et le financement du gouvernement pour s'assurer qu'ils sont exempts d'antisémitisme et garantir la sécurité et le bien-être de tous les employés.

Mais nous devons aussi, madame la présidente, équiper les intervenants d'une meilleure compréhension de l'antisémitisme d'aujourd'hui. Je suis fière de communiquer à votre comité le guide du gouvernement canadien sur l'antisémitisme selon la définition de l'Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste. Façonné par des consultations auprès de plus de 150 Canadiens et organisations, ainsi que huit ministères fédéraux, ce guide s'adresse aux trois ordres de gouvernement, aux éducateurs, aux forces de l'ordre et à la société civile. La définition de l'AIMH est le fruit d'une collaboration mondiale qui s'est renforcée pendant 16 ans et est maintenant adoptée par 43 pays et par la plupart de nos gouvernements provinciaux.

Mon équipe et moi ne pouvons pas faire ce travail seuls, madame la présidente. Nous avons besoin d'aide, et cela comprend des mesures de soutien plus actives de la part de tous les partis politiques. Peu importe les conflits mondiaux ou régionaux qui surviennent à des milliers de kilomètres de nos rives, les Canadiens juifs méritent les mêmes protections, soutiens et alliances que d'autres communautés.

En conclusion, madame la présidente, oui, il est clair que je suis alarmée par ce que j'ai vu au cours des 15 derniers mois, mais je pense que nous pouvons transformer cette crise sans précédent en catharsis. Il est temps de réagir à nos préjugés inconscients, à nos faiblesses juridiques et procédurales, et de renforcer notre engagement les uns envers les autres. Nous pouvons en sortir plus forts — pas plus faibles, ni de façon permanente...

La vice-présidente : Je suis désolée, madame Lyons, mais le temps est écoulé. Il ne reste plus beaucoup de temps pour les questions des sénateurs, mais merci d'avoir présenté votre déclaration liminaire.

Mme Lyons : Merci, madame la présidente. J'étais en train de terminer. Merci beaucoup.

La vice-présidente : Oui, et je suis désolée d'avoir dû vous interrompre.

Sénateurs et sénatrices, nous allons créer une liste de questions, et pendant que nous le ferons, je tiens simplement à dire une chose que j'ai oublié de mentionner au début.

J'aimerais faire une mise en garde pour la réunion. Les sujets sensibles abordés aujourd'hui peuvent agir comme déclencheur pour des personnes dans la salle ainsi que pour des personnes qui regardent et écoutent la télédiffusion. Une aide en santé mentale est offerte à tous les Canadiens par téléphone et message texte; il suffit de composer le 988. Je rappelle aux sénateurs et aux

Assistance Program is available to them and offers short-term counselling for both personal and work-related concerns, as well as crisis counselling. Thank you.

Senators, we'll now proceed to questions. You will have four minutes for your questions, which includes the answer.

Senator Arnot: Thank you, Ms. Lyons, for coming this evening.

Thank you for the handbook you referenced. It's a really excellent document. I'm sure we'll be able to use it.

Also, thank you for setting the context in the way you did this evening regarding the immediate and acute impacts upon Jewish Canadians, families and the community, as well as the fears that are very legitimate about what's happening, especially with the impacts of anti-Semitism.

I also believe in the power of education. I would like you to talk about defining the problem and identifying your recommendations. I know those are big topics, and they could comprise a document you could put forward later. However, having served as the ambassador to Israel, how do you see Canadian's approach to combatting anti-Semitism compared to other countries? Are there global strategies or better practices in other countries?

Second, what are the biggest challenges in keeping Holocaust education relevant and impactful for younger generations? How do you attack or address Holocaust denial and distortion in modern educational settings?

Ms. Lyons: I have about two minutes to answer that, I believe.

Senator, on the question of global strategies, we have produced a document — I and other special envoys for anti-Semitism — on global guidelines for combatting anti-Semitism. First of all, I want to highlight that. Second, yes, Canada has seen this huge uptick in anti-Semitism, but I would argue that we are also one of the most active countries in combatting it. That is part of the reason why our handbook was so readily received recently at an international conference in London last week. It demonstrates the commitment the government is applying to this. However, there is so much to do. I mentioned some of our key areas that we are going to continue to work on with the many stakeholders across the country.

employés parlementaires que le Programme d'aide aux employés et à leur famille du Sénat est à leur disposition et offre un service de counseling à court terme pour tout problème personnel ou professionnel, ainsi qu'un service de counseling en cas de crise. Je vous remercie.

Sénateurs et sénatrices, nous allons maintenant passer aux questions. Vous aurez quatre minutes pour vos questions, ce qui comprend la réponse.

Le sénateur Arnot : Merci, madame Lyons, d'être venue ce soir.

Merci d'avoir mentionné le guide. C'est un document vraiment excellent. Je suis sûr que nous pourrons l'utiliser.

Aussi, merci d'avoir établi le contexte de la manière que vous l'avez fait ce soir pour ce qui est des répercussions immédiates et profondes pour les Canadiens juifs, les familles et la communauté, ainsi que les craintes légitimes par rapport à ce qui se passe, surtout en ce qui concerne les conséquences de l'antisémitisme.

Je crois également au pouvoir de l'éducation. J'aimerais que vous parliez de votre définition du problème et que vous formuliez vos recommandations. Je sais que ce sont de gros sujets, et vous pourriez les aborder dans un document que vous présenteriez plus tard. Cependant, étant donné que vous avez été ambassadrice en Israël, comment percevez-vous l'approche du Canada à l'égard de la lutte contre l'antisémitisme par rapport à celle d'autres pays? Y a-t-il des stratégies mondiales ou de meilleures pratiques dans d'autres pays?

Deuxièmement, quels sont les plus grands défis pour garder l'éducation au sujet de l'Holocauste pertinente et efficace auprès des jeunes générations? Comment vous attaquez-vous au déni et à la distorsion de l'Holocauste dans les milieux éducatifs modernes?

Mme Lyons : J'ai environ deux minutes pour répondre à la question, je pense.

Sénateur Arnot, concernant la question des stratégies mondiales, nous avons produit un document — moi et d'autres envoyés spéciaux contre l'antisémitisme — sur des lignes directrices mondiales de lutte contre l'antisémitisme. Premièrement, je tenais à le souligner. Deuxièmement, oui, le Canada a constaté une augmentation énorme de l'antisémitisme, mais je dirais que nous sommes aussi l'un des pays les plus actifs pour ce qui est de le combattre. C'est en partie ce qui explique pourquoi notre guide a été si bien reçu récemment lors d'une conférence internationale à Londres, la semaine dernière. Il montre l'engagement du gouvernement à cet égard. Cependant, il y a tellement de choses à faire. J'ai mentionné certains de nos domaines clés sur lesquels nous allons continuer de travailler avec les nombreux intervenants partout au pays.

With regard to your question about Holocaust education, we are all aware of the fact that we are losing, due to aging and so forth, our incredible Holocaust survivors, but there are many initiatives under way now, including a new project we launched recently as part of the International Holocaust Remembrance Alliance called “My Hometown” to try to engage young people and help them better understand what happened during the Holocaust. We are also bringing together educators from across the country in education symposia in Canada to ensure that we are supporting the provincial ministers of education in their work in putting in place a much more robust curriculum.

Finally, I will highlight that it is not just about our kids. What we have seen in the past year is that it’s about our adults as well. We need to get better Holocaust awareness out there for our general population so that people can see the conditions that lead to that kind of incredible catastrophe for humanity. Working at a public awareness level is also absolutely critical.

Senator Arnot: Thank you for your good work.

Ms. Lyons: Thank you, senator.

Senator Osler: Thank you, Ms. Lyons, for being here.

You mentioned online harms, and I see that the IHRA definition could be used by civil society as a framework for monitoring online anti-Semitism and engaging with social media companies. Could you share with the committee your vision for how the definition could help prevent online harms, especially with social media being such a propagator of disinformation and misinformation?

Ms. Lyons: Thank you very much for that question, senator.

First and foremost, the definition is meant to help people understand anti-Semitism in its present-day form, the various manifestations of it and how it has mutated and changed over time. The definition, with its 11 examples, helps to scope out how one can identify anti-Semitism. What we have done with the handbook is use real-life case studies here in Canada — online, on the streets and on our campuses — to help clarify that for people.

Specifically with regard to online harm, we’re using the handbook and the IHRA definition in our discussions with social media platforms when I bring together this international task force of special envoys to work with the platforms in identifying where anti-Semitism is playing out online and how they might respond to it. For instance, we saw just recently that Meta made the decision to categorize “Zionist” as a replacement for “Jewish” or “Israeli.” It helps to educate the platforms on what

Pour ce qui est de votre question sur l’éducation au sujet de l’Holocauste, nous sommes tous au courant du fait que nous perdons, à cause du vieillissement et ainsi de suite, nos incroyables survivants de l’Holocauste, mais de nombreuses initiatives sont en cours d’élaboration en ce moment, dont un nouveau projet que nous avons lancé récemment dans le cadre de l’Alliance internationale pour la mémoire de l’Holocauste appelé « Ma ville natale » pour essayer de mobiliser les jeunes et les aider à mieux comprendre ce qui est arrivé pendant l’Holocauste. Nous sommes aussi en train de réunir des éducateurs d’un bout à l’autre du pays dans le cadre de symposiums sur l’éducation au Canada afin de soutenir les ministres provinciaux de l’Éducation dans leur travail pour mettre en place un programme beaucoup plus robuste.

Enfin, je vais préciser que cela ne concerne pas seulement nos enfants. Nous avons vu dans la dernière année que ce sont aussi nos adultes. Nous devons mieux sensibiliser la population générale au sujet de l’Holocauste afin que les gens puissent voir les conditions qui donnent lieu à ce type de catastrophe incroyable pour l’humanité. Il est également essentiel de sensibiliser le public.

Le sénateur Arnot : Merci de votre bon travail.

Mme Lyons : Merci, sénateur Arnot.

La sénatrice Osler : Merci, madame Lyons, d’être ici.

Vous avez mentionné les méfaits en ligne, et je vois que la définition de l’AIMH pourrait être utilisée par la société civile comme cadre pour surveiller l’antisémitisme en ligne et établir un dialogue avec les entreprises de médias sociaux. Pourriez-vous dire au comité de quelle façon selon vous la définition pourrait aider à prévenir les méfaits en ligne, étant donné que les médias sociaux contribuent énormément à propager la désinformation et la mésinformation?

Mme Lyons : Merci beaucoup de cette question, sénatrice.

D’abord et avant tout, la définition vise à aider les gens à comprendre l’antisémitisme dans sa forme actuelle, ses diverses manifestations et la façon dont il a muté et changé au fil du temps. La définition, avec ses 11 exemples, aide à déterminer la façon de reconnaître l’antisémitisme. Pour le guide, nous avons utilisé des études de cas réelles ici au Canada — en ligne, dans les rues et sur nos campus — pour aider les gens à comprendre l’antisémitisme.

Plus précisément, en ce qui concerne les préjugés en ligne, nous utilisons le guide et la définition de l’AIMH, dans nos discussions avec les plateformes de médias sociaux lorsque je réunis ce groupe de travail international d’envoyés spéciaux pour travailler avec les plateformes afin de déterminer où l’antisémitisme se manifeste en ligne et comment elles pourraient y répondre. Par exemple, nous avons vu tout récemment que Meta a pris la décision de répertorier « sioniste »

words and comments might be seen as harmful and hurtful. In that regard, I think the definition for all of us in other aspects of fighting anti-Semitism is very much an attempt to clarify for people where anti-Semitism is reflected in the words — where the hurt, hatred and incitement are coming from. A perfect example of that, which we're seeing a lot online, is in Holocaust denial and atrocity denial. Again, that is scoped out very clearly in the definition as one of the examples. We're working with the platforms in trying to clarify where they see this happening and what the appropriate response is.

I'll hasten to say, senator, that this definition and the work we have done with the handbook, whether we're talking about online or in any other capacity, but mostly certainly in working with civil society, is also meant to help us clarify how important it is to continue with our emphasis on freedom of expression and freedom of speech. The definition and the handbook help people to see where we are ensuring true clarification about what is harmful and what should be accepted. We're attempting to actually reinforce people's ability to discern when the words and the actions are hateful or inciting hate, as well as for people to understand what the facts, context, intentions and impacts are. It's important that we look at all of these dimensions so we are both fighting anti-Semitism and continuing with those important principles of a free and open society.

Senator Osler: Thank you very much.

Senator K. Wells: I wanted to pick up on your last two recommendations specifically focussed on hate crimes and the online harm bill. Do you have a concern that the Minister of Justice said he is planning to split that bill and that the hate crimes sections might not move forward in the first round of that bill?

Ms. Lyons: In fairness, senator, yes, I would say that I would have concerns that that very important section on hate and inciting hate might not move forward. It does require a robust discussion, of course, from our parliamentarians. But I think that the legislation came together as a result of an intensive consultative process across Canada with civil society groups. The Justice officials and Heritage officials put together a very strong set of legislation. It is important, of course, that the section on protecting our children move forward, but I'm hoping that the section related to hate crimes will also move forward, because certainly this past year, year and a half, we have seen how essential that is.

Senator K. Wells: Thank you.

en remplacement de « juif » ou « israélien ». Cela permet d'éduquer les plateformes au sujet des mots et des commentaires qui peuvent être considérés comme préjudiciables et blessants. À cet égard, je pense que la définition que nous avons tous dans d'autres aspects de la lutte contre l'antisémitisme vise en grande partie à clarifier pour les gens où l'antisémitisme se reflète dans les mots — d'où viennent la souffrance, la haine et l'incitation. À ce propos, un exemple parfait, que nous voyons beaucoup en ligne, est le déni de l'Holocauste et le déni des atrocités antisémites. Encore une fois, cela est très clairement décrit dans la définition comme l'un des exemples. Nous travaillons avec les plateformes pour essayer de clarifier où elles voient cela se produire et quelle est la réponse appropriée.

Je m'empresse de dire, sénatrice, que cette définition et le travail que nous avons effectué avec le guide — que nous en parlions en ligne ou à un autre titre, mais surtout certainement en travaillant avec la société civile — visent également à nous permettre de préciser l'importance de continuer à mettre l'accent sur la liberté d'expression et la liberté de parole. La définition et le guide aident les gens à voir où nous veillons à clarifier ce qui est préjudiciable et ce qui devrait être accepté. Nous essayons de renforcer la capacité des gens à discerner si les mots et les actes sont haineux ou incitent à la haine, ainsi qu'à comprendre les faits, le contexte, les intentions et les répercussions. Il est important que nous prenions en considération toutes ces dimensions afin de lutter contre l'antisémitisme et de respecter les principes importants d'une société libre et ouverte.

La sénatrice Osler : Merci beaucoup.

Le sénateur K. Wells : Je voulais revenir sur vos deux dernières recommandations qui portaient particulièrement sur les crimes haineux et le projet de loi sur les préjudices en ligne. Êtes-vous préoccupée par le fait que le ministre de la Justice ait déclaré qu'il prévoyait scinder ce projet de loi et que les articles sur les crimes haineux ne soient pas adoptés lors de la première étape du projet de loi?

Mme Lyons : En toute honnêteté, sénateur, oui. Je dirais que je crains que cette section très importante sur la haine et l'incitation à la haine ne soit pas adoptée. Cela nécessite bien sûr une discussion approfondie de la part de nos parlementaires. Mais je pense que le projet de loi a été élaboré à la suite d'un processus de consultation intensif avec des groupes de la société civile partout au Canada. Les fonctionnaires du ministère de la Justice et du ministère du Patrimoine ont élaboré un ensemble de mesures législatives très solide. Il est important, bien sûr, que la section sur la protection de nos enfants soit adoptée, mais j'espère que la section relative aux crimes haineux sera également adoptée, car au cours des 12 ou 18 derniers mois, nous avons certainement vu à quel point cela est essentiel.

Le sénateur K. Wells : Merci.

You also mentioned the importance of specialized Crown prosecutors. We know that only one in ten hate crimes are ever reported to law enforcement. It's very rare in Canada to see a successful hate crime prosecution. I'm wondering what you would envision that training would look like for those Crown prosecutors so we can see more not only charges but successful cases that move forward.

Ms. Lyons: Your committee had the benefit of hearing from Mark Sandler last week about his work in this area, and we're working very closely with him, of course. With the Simon Wiesenthal Center we're doing a lot of training with hate crime units, police officers on the street, prosecutors and judges. This is all very important to get that education out there to all of these interlocutors.

But the real interest in having dedicated special prosecutors for hate crimes is to ensure that we have those who are continuously deepening their understanding of the case law and have the best possible knowledge of how the law can be applied and can act as, if you would like, sort of specialists or experts that other prosecutors can consult.

Senator, we have something like 20 special prosecutors for car theft in at least one of our provinces. We have seen a huge increase in hate speech and incitement of hate and hate crimes across our country. We just have to look at the data. Surely this is an area where Canadians deserve a specific number of special prosecutors who are well trained, have deep experience and are continuously building their knowledge in this area so that they can advise others. It seems to me obvious for our law enforcement agencies and provincial governments to put this in place.

Senator Senior: Thank you, Ms. Lyons. I really appreciate your testimony today, as well as the way that you have painted the picture for us to take a peek into what happens in the lives of Jewish families.

Notwithstanding what's happening online around hate and spewing hate, I'm curious as to understanding a national picture and having to develop a strategy in Canada to address anti-Semitism. Is there a region in the country that you're most concerned about? Is there a region of the country where it's being handled well?

Ms. Lyons: Senator, our urban centres are the ones seeing the greatest intensity of hate speech on the street. We're working pretty closely with a number of the mayors across the country. We're also working with the association of big-city mayors. In fairness to everyone, including myself, we were all in a little bit of shock after October 2023 at the aftermath of hate that seemed

Vous avez également mentionné l'importance de procureurs de la Couronne spécialisés. Nous savons que seulement un crime haineux sur dix est signalé aux forces de l'ordre. Au Canada, il est très rare de voir une poursuite pour crime haineux aboutir. Je me demande à quoi ressemblerait, selon vous, la formation de ces procureurs de la Couronne afin que nous puissions voir non seulement plus d'accusations, mais aussi plus de cas aboutir.

Mme Lyons : Votre comité a eu l'occasion d'entendre Mark Sandler la semaine dernière parler de son travail dans ce domaine, et nous travaillons en étroite collaboration avec lui, bien sûr. Avec le Centre Simon Wiesenthal, nous offrons beaucoup de formation aux unités de lutte contre les crimes haineux, aux policiers sur le terrain, aux procureurs et aux juges. Il est très important de dispenser cette formation à tous les interlocuteurs.

Mais le véritable intérêt d'avoir des procureurs spéciaux chargés exclusivement des crimes haineux est de s'assurer que nous avons des personnes qui approfondissent continuellement leur compréhension de la jurisprudence et qui ont la meilleure connaissance possible de la façon dont la loi peut être appliquée et qui peuvent agir, si vous voulez, comme des spécialistes ou des experts que d'autres procureurs peuvent consulter.

Sénéateur, nous avons environ 20 procureurs spéciaux pour le vol de voitures dans au moins une de nos provinces. Nous avons constaté une augmentation considérable des discours haineux, de l'incitation à la haine et des crimes haineux au pays. Il suffit d'examiner les données. Il s'agit certainement d'un domaine dans lequel les Canadiens méritent de compter sur un certain nombre de procureurs spéciaux bien formés, qui possèdent une vaste expérience et qui approfondissent continuellement leurs connaissances dans ce domaine afin de pouvoir conseiller les autres. Il me semble évident que nos organismes d'application de la loi et nos gouvernements provinciaux doivent mettre cela en place.

La sénatrice Senior : Merci, madame Lyons. J'apprécie vraiment votre témoignage d'aujourd'hui, ainsi que la façon dont vous avez dépeint ce qui se passe dans la vie des familles juives.

Malgré ce qui se passe en ligne concernant la haine et la diffusion de propos haineux, je suis curieuse de comprendre le portrait national et la nécessité d'élaborer une stratégie au Canada pour lutter contre l'antisémitisme. Y a-t-il une région du pays qui vous préoccupe davantage? Y a-t-il une région du pays où la question est bien gérée?

Mme Lyons : Sénatrice, ce sont nos centres urbains qui connaissent les discours haineux les plus intenses dans la rue. Nous travaillons en étroite collaboration avec un certain nombre de maires de partout au pays. Nous travaillons également avec le Caucus des maires des grandes villes. Pour être juste envers tout le monde, y compris moi-même, nous avons tous été un peu sous

to spew onto our streets, online and on campuses. Everyone is grappling with trying to address it — university administrators, mayors, school boards, et cetera.

I don't know that there is any one region of the country dealing with this better than others. I do find that the local governments, because they are closer to the people and have the direct responsibility for law enforcement, are much more frontline and deserve a lot of our attention and support. I wouldn't say that I see any one area doing better than others. I will mention that I think that our university presidents came back to the school year in September this year more prepared to address a calmer and more respectful university climate for all students. We have seen some improvements there, which I congratulate them for.

There is more work to be done. The truth of the matter is, senator, that we're all learning how to make our way through this. We all are worthy of a little patience with one another, but with true determination and commitment to our Jewish community and future generations, we're going to deal with this issue and learn from it. We're in a somewhat calmer period right now than we were this time last year, but we have to take that time and the experience of this past year to think through what needs to change, either within our laws, within our codes of conduct, within some of our programming, federally and provincially, within our school boards and within our schools. It's a huge learning process we're in, senator, that isn't just going to benefit our Jewish community but is going to benefit all of our marginalized communities.

Senator Pate: Thank you, Ms. Lyons, for being here with us.

I wanted to pick up on something you've mentioned in terms of enforcing hate crimes and special prosecutors. Most of the work I've done most of my life has been in that area, and it tends to be that laws are actually utilized against those who are the most dispossessed. It tends not to be leaders who are projecting hateful ideas or thoughts or propagating hateful policies who tend to be held accountable; it tends to be those who are the least powerful, least privileged. How would you see formulating these policies? If we have special prosecutors, it is unlikely they will be going after very senior people to prosecute them on this. It is more likely you're going to scoop up the poorest, the racialized, the young who — while certain behaviours may need to be corrected — may not be the crux of where the risk and greatest threat emanate.

le choc après octobre 2023 en raison de la haine qui semblait se répandre dans nos rues, en ligne et sur les campus. Tout le monde essaie de régler le problème : les administrateurs d'université, les maires, les conseils scolaires, etc.

Je ne sais pas s'il y a une région du pays qui gère mieux cette situation que les autres. J'estime que les gouvernements locaux — parce qu'ils sont plus proches de la population et qu'ils ont la responsabilité directe de faire respecter la loi — sont beaucoup plus en première ligne et méritent grandement qu'on leur accorde notre attention et notre soutien. Je ne dirais pas qu'une région en particulier s'en sort mieux que les autres. Je tiens à préciser que nos présidents d'université sont revenus en septembre de cette année mieux préparés à faire face à un climat universitaire plus calme et plus respectueux pour tous les étudiants. Nous avons constaté certaines améliorations à cet égard, et je les en félicite.

Il reste encore du travail à faire. La vérité, sénateur, c'est que nous apprenons tous à avancer. Nous méritons tous de faire preuve d'un peu de patience les uns envers les autres, mais avec une véritable détermination et un engagement envers notre communauté juive et les générations futures, nous allons faire face à ce problème et en tirer des leçons. Nous traversons actuellement une phase un peu plus calme que l'année dernière à la même période, mais nous devons prendre le temps et tirer les leçons de l'expérience de l'année écoulée pour réfléchir à ce qui doit changer, que ce soit dans nos lois, nos codes de conduite, certains de nos programmes — à l'échelle fédérale et provinciale —, nos conseils scolaires et nos écoles. Nous sommes dans un énorme processus d'apprentissage, sénateur, qui profitera non pas seulement à notre communauté juive, mais à toutes nos communautés marginalisées.

La sénatrice Pate : Merci, madame Lyons, d'être ici avec nous.

Je voulais revenir sur un point que vous avez mentionné concernant la répression des crimes haineux et les procureurs spéciaux. La plus grande partie du travail que j'ai fait pendant la majeure partie de ma vie a été dans ce domaine, et il arrive souvent que les lois soient utilisées contre les plus démunis. Ce ne sont pas les dirigeants qui véhiculent des idées ou des pensées haineuses ou qui propagent des politiques haineuses qui sont tenus responsables; ce sont plutôt ceux qui sont les moins puissants et les moins privilégiés. Comment envisagez-vous la formulation de ces politiques? Si nous avons des procureurs spéciaux, il est peu probable qu'ils s'en prennent à des personnes très haut placées en vue de les poursuivre. Il est plus probable qu'on s'en prendrait aux plus pauvres, aux personnes racisées, aux jeunes qui — même si certains comportements doivent être corrigés — ne sont peut-être pas au cœur des risques et des menaces les plus graves.

Ms. Lyons: I would hope that would not be the case, senator, but your experience may be more elucidating than mine. I would hope what the special prosecutors would bring is simply a greater depth of knowledge of the law and of the issues of hate as they are experienced by various marginalized communities, having, I would hope, good contact with the different communities, understanding the different elements of the various racist approaches that people might take, and that they would apply the laws of Canada with that deeper understanding. The last thing I would want to see is that they would go after the more dispossessed. I think what would be happening is that the law enforcement officers would bring cases to them and be advised by the special prosecutors how to act. The last thing we want is a targeting of the more dispossessed. What we want, from what we have seen in the past year, is law enforcement who are truly knowledgeable on the scope of the law that exists, is truly knowledgeable on the various human rights issues and concerns and therefore is able to better counsel officers on the street. It seems to me that it is absolutely possible.

I also think they would be in a position to perhaps better advise us when we think through whether or not we have the right set of laws in place. I'm sure you heard about this from Mark Sandler last week. He believes that much of the context or framework of the Canadian law right now is more than adequate, but it is simply not being utilized by prosecutors, judges and law enforcement officers. One would think that special prosecutors might be better positioned to help advise on that.

Senator Pate: Thank you.

The Deputy Chair: Ms. Lyons, thank you very much for agreeing to participate in our study. Your assistance has helped us a lot.

Colleagues, before we start our second panel, Senator Senior has joined us. I'll have her introduce herself.

Senator Senior: Thank you for being here, especially in this weather. I'm Paulette Senior from Ontario.

The Deputy Chair: Thank you.

I shall now introduce our second panel. Our witnesses have been asked to make an opening statement of five minutes. We shall hear from the witnesses and then turn to questions from the senators. With us at the table this evening, from the Network of Engaged Canadian Academics, please welcome Deidre Butler, Associate Professor; and Pamela Walker, Professor. I understand that Dr. Butler and Dr. Walker will be sharing their time. I now invite them to make their presentation.

Mme Lyons : J'espère que ce ne sera pas le cas, sénatrice, mais votre expérience est peut-être plus éclairante que la mienne. J'espère que les procureurs spéciaux auront une connaissance plus approfondie du droit et des problèmes liés à la haine vécus par diverses communautés marginalisées, qu'ils auront de bons contacts avec les différentes communautés, qu'ils comprendront les différents éléments des diverses approches racistes que les gens peuvent adopter et qu'ils appliqueront les lois du Canada avec cette compréhension plus approfondie. La dernière chose que je voudrais voir, c'est qu'ils s'en prennent aux plus démunis. Selon moi, ce qui se passerait, c'est que les agents d'application de la loi leur soumettraient des dossiers et que les procureurs spéciaux les conseilleraient sur la façon d'agir. La dernière chose que nous voulons, c'est que les plus démunis soient ciblés. Ce que nous voulons, d'après ce que nous avons vu au cours de la dernière année, c'est que les forces de l'ordre connaissent vraiment la portée de la loi en vigueur, connaissent vraiment les divers problèmes et préoccupations en matière de droits de la personne et soient donc en mesure de mieux conseiller les agents dans la rue. Il me semble que c'est tout à fait possible.

Je pense aussi qu'ils seraient peut-être mieux placés pour nous conseiller lorsque nous réfléchissons à la question de savoir si nous avons ou non le bon ensemble de lois en place. Je suis sûre que vous en avez entendu parler par M. Mark Sandler la semaine dernière. Il estime qu'une grande partie du contexte ou du cadre de la loi canadienne actuelle est plus que suffisant, mais qu'il n'est tout simplement pas utilisé par les procureurs, les juges et les agents d'application de la loi. On pourrait penser que les procureurs spéciaux seraient mieux placés pour nous conseiller à ce sujet.

La sénatrice Pate : Merci.

La vice-présidente : Madame Lyons, merci beaucoup d'avoir accepté de participer à notre étude. Votre intervention nous a beaucoup aidés.

Chers collègues, avant de commencer avec notre deuxième groupe de témoins, la sénatrice Senior s'est jointe à nous. Je vais lui demander de se présenter.

La sénatrice Senior : Merci d'être ici, surtout par ce temps. Je m'appelle Paulette Senior, de l'Ontario.

La vice-présidente : Merci.

Je vais maintenant présenter notre deuxième groupe de témoins. Elles ont été invitées à faire une déclaration liminaire de cinq minutes. Nous allons les entendre, puis passer aux questions des sénateurs. Nous comptons parmi nous ce soir, Deidre Butler, professeure agrégée, et Pamela Walker, professeure, du Réseau des académiques canadiennes engagées. Nous leur souhaitons la bienvenue. Je crois comprendre que les deux partageront leur temps de parole. Je les invite maintenant à présenter leur exposé.

Deidre Butler, Associate Professor, Network of Engaged Canadian Academics: Thank you, chair and members of the committee. My name is Dr. Deidre Butler, and I am an associate professor of Jewish studies at Carleton University.

NECA is a non-partisan group of nearly 400 Canadian academics from 45 universities and colleges. We advocate for academic freedom, diverse perspectives and an expansive understanding of inclusion to combat anti-Semitism and uphold the core values of Canada's universities.

Anti-Semitism is flourishing on our campuses. Why are universities targeted? Universities are the places where knowledge is created and young people's minds and attitudes are shaped as citizens. Since October 7, a wave of anti-Semitism, which is often expressed as anti-Israelism, has swept our campuses. This hatred centres on the idea that Israel should not exist as an independent, sovereign state, nor as the home of nearly half of the world's Jews. Claims are justified by false evidence, demonization and racist concepts. A recent study shows that 91% of Canadian Jews support Zionism. A campaign to target Israel, and only Israel, inevitably affects Canadian Jews. It creates a poisoned environment for university faculty, staff and students.

When student encampments proclaimed "Zionists off campus," that was a call to exclude Jews from university life. Now, a campus group is asking students to name Zionist faculty so that they can get Zionists off campus. In the classroom, professors are glorifying the events of October 7, celebrating systematic rape and murder, while in the hallways student groups are shouting, "globalize the intifada." Student groups have painted red triangles on buildings, a symbol used by Hamas to mark a target for assassination, and then posted photos of them on their social media to amplify this intimidation. Jewish women have been threatened with, "We are going to rape you like Hamas did on October 7," and students hiss, "Jew, get back in the oven."

As the delegitimization of Israel becomes normalized, administrations face intense pressure at every level of university governance. We are seeing increasingly inflammatory, baldly anti-Semitic statements in student unions and faculty associations, as well as boycott, divestment and sanctions — or BDS — in university senates.

Deidre Butler, professeure agrégée, Réseau des académiques canadien-ne-s engagé-e-s : Merci, madame la présidente, mesdames et messieurs les membres du comité. Je m'appelle Deidre Butler et je suis professeure agrégée d'études juives à l'Université Carleton.

Le RDACE est un groupe non partisan composé de près de 400 universitaires canadiens issus de 45 universités et collèges. Nous défendons la liberté universitaire, la diversité des points de vue et une compréhension élargie de l'inclusion pour lutter contre l'antisémitisme et défendre les valeurs fondamentales des universités canadiennes.

L'antisémitisme est en plein essor sur nos campus. Pourquoi les universités sont-elles ciblées? Les universités sont les lieux où le savoir est créé et où l'esprit et la mentalité des jeunes se forment en tant que citoyens. Depuis le 7 octobre, une vague d'antisémitisme, souvent exprimé sous le terme d'anti-israélisme, a déferlé sur nos campus. Cette haine est centrée sur l'idée qu'Israël ne devrait pas exister en tant qu'État indépendant et souverain, ni comme patrie de près de la moitié des Juifs du monde. Ces allégations sont justifiées par de fausses preuves, la diabolisation et des concepts racistes. Une étude récente montre que 91 % des Juifs canadiens soutiennent le sionisme. Une campagne visant Israël, et seulement Israël, touche inévitablement les Juifs canadiens. Elle crée un environnement empoisonné pour les professeurs, le personnel et les étudiants des universités.

Lorsque les occupants des campements étudiants criaient : « Sionistes, hors de nos campus », ils demandaient que les Juifs soient exclus de la vie universitaire. Aujourd'hui, un groupe sur le campus demande aux étudiants de nommer les membres du corps enseignant qui sont sionistes pour qu'ils puissent mettre les sionistes à la porte des campus. Dans les salles de classe, les professeurs glorifient les événements du 7 octobre, en célébrant le viol et le meurtre systématiques, tandis que dans les couloirs, des groupes d'étudiants crient : « Mondialisez l'intifada. » Des groupes d'étudiants ont peint des triangles rouges sur les immeubles, un symbole utilisé par le Hamas pour marquer une cible d'assassinat, et ils ont ensuite publié des photos de ces triangles rouges sur leurs réseaux sociaux pour amplifier cette intimidation. Les femmes juives ont été menacées : « Nous allons vous violer comme le Hamas l'a fait le 7 octobre », et les étudiants crient : « Retournez dans les fours, les Juifs. »

À mesure que la délégitimation d'Israël devient normalisée, les administrations sont confrontées à une pression énorme à tous les paliers de la gouvernance universitaire. Les syndicats étudiants et les associations d'universitaires tiennent des propos de plus en plus incendiaires, et brutalement antisémites, ainsi que des campagnes prônant le boycott, le désinvestissement et les sanctions — ou BDS — au sein des conseils universitaires.

Pamela Walker, Professor, Network of Engaged Canadian Academics: I'm Dr. Pamela Walker, and I'm a professor of history at Carleton University.

University faculty, students and advocacy groups are now seeking to establish BDS policies directed at one state: Israel. These motions claim that Israel is uniquely evil among states and that Canadian universities should end academic partnerships, investment in Israeli companies and cooperation with Israeli scholars. These campaigns seek no similar rejection of any other state and never have. It is an anti-Semitic campaign because it seeks to vilify and restrict only one country, Israel, and thereby ignores all other conflicts around the world.

These university motions threaten to undermine the very foundation of academic life. They would restrict the academic freedom of all members of the university to pursue research in any area. They would diminish Canada's research potential and undermine open inquiry. They would hollow out the Canadian academic enterprise.

BDS relies on anti-Semitic claims. It asserts that there is only one proper response to the conflict in the Middle East. Because this conflict is different from all others, it requires an unprecedented response — the end of the state of Israel. BDS uniquely targets Jews in Israel and in Canada by holding them solely responsible for this complex conflict. BDS undermines Canada's future by condoning a distorted, one-sided understanding of the Middle East. Canadian scholars would lose cutting-edge knowledge in high tech, health science, climate innovation and other areas. This ultimately restricts Canada's competitiveness in addressing challenges faced by our own country and the broader world.

These efforts are a serious, anti-Semitic threat to the universities' core mission. When universities are dedicated to equity and inclusion, how can we accept the heinous effects of anti-Semitism on campuses? We need decisive leadership now to counter this threat. Universities must be spaces where robust debate, sustained research and viewpoint diversity flourish. Our leaders must support university administrators by providing them with effective tools to protect our universities and stand against these threats to our society.

Thank you.

The Deputy Chair: Thank you, Dr. Butler and Dr. Walker.

We will now go to questions from the senators.

Pamela Walker, professeure titulaire, Réseau des académiques canadien-ne-s engagé-e-s : Je suis Pamela Walker, et je suis professeure d'histoire à l'Université Carleton.

Des universitaires, des étudiants et des groupes de défense cherchent maintenant à établir des politiques de BDS qui visent un État : Israël. Ces motions affirment qu'Israël est un État particulièrement malfaisant, et que les universités canadiennes devraient mettre un terme aux partenariats universitaires, aux investissements dans les entreprises israéliennes, et à la coopération avec les chercheurs israéliens. Ces campagnes ne cherchent pas à rejeter un autre État de la même façon, et ne l'ont jamais fait. Il s'agit d'une campagne antisémite, car elle cherche à calomnier et à contraindre un seul pays, Israël, et ainsi, elle fait fi de tous les autres conflits dans le monde.

Ces motions universitaires menacent de miner le fondement même de la vie universitaire. Elles limiteraient la liberté pédagogique de tous les membres de l'université de mener des recherches dans n'importe quel domaine. Elles réduiraient le potentiel de recherche du Canada, et mineraient la recherche libre. Elles videraient de sa substance l'esprit d'entreprise universitaire canadienne.

La campagne BDS s'appuie sur des affirmations antisémites. Selon elle, il n'existe qu'une seule réaction appropriée au conflit dans le Moyen-Orient. Étant donné que ce conflit n'est pas comme les autres, il nécessite une réaction sans précédent : la fin de l'État d'Israël. La campagne BDS cible particulièrement les Juifs en Israël et au Canada en les tenant pour seuls responsables de ce conflit complexe. Elle mine l'avenir du Canada en cautionnant une vision partielle et déformée du Moyen-Orient. Les chercheurs canadiens perdraient du savoir de pointe en haute technologie, en science de la santé, en innovation liée au climat, et dans d'autres domaines. En fin de compte, cela limite la compétitivité du Canada au moment de résoudre des problèmes auxquels notre pays est confronté, au même titre que le reste du monde.

Ces efforts représentent une grave menace antisémite pour la mission de base des universités. Si les universités appuient l'équité et l'inclusion, comment pouvons-nous accepter les conséquences odieuses de l'antisémitisme sur nos campus? Il faut que des leaders assurés luttent contre cette menace. Les universités doivent être des espaces propices au débat vigoureux, à la recherche durable et à la diversité d'opinions. Nos dirigeants doivent soutenir les administrateurs universitaires en leur fournissant des outils efficaces pour protéger nos universités et résister à ces menaces à notre société.

Merci.

La vice-présidente : Merci, madame Butler et madame Walker.

Nous allons maintenant passer aux questions des sénateurs.

Senator Arnot: Ms. Butler, you have done a lot of work on gender and Judaism. That gives you a unique perspective. Do you see any significant gender differences in how anti-Semitism manifests or impacts individuals? If so, how can that be addressed?

Ms. Walker, as an innovator in teaching methodologies, how can educational institutes integrate teaching practices that directly address and challenge anti-Semitic tropes in historical and contemporary contexts?

Ms. Butler: Thank you for the question.

Professor Walker and I teach a course together known as “Anti-Semitism, Then and Now,” where we teach our students that in order to understand anti-Semitism, you need to understand both continuity and change. I have taught courses where I focused on the gendered story of Jewish women but specifically about gendered anti-Semitism. We can look historically and see how women have been targeted differently through anti-Semitism and anti-Semitic tropes.

Today, we’re seeing both continuity with that past but new one elements as well. After October 7, I spoke about how women are being threatened with rape. Also, at the same time, the rapes of October 7 have been denied and the stories of Jewish women’s suffering have been excluded from our public conversations about anti-Semitism and also on campuses, so we’re not having programs, events or teaching about the sexual violence of October 7.

Ms. Walker: Yes, I do work in very innovative teaching. I have a program with game-based learning to teach history. One of the things that methodology teaches is empathy and the ability to see the point of view of others. It asks students to immerse themselves in particular historical moments of change. Doing that kind of teaching is essential, and we need to find ways to move people out of their very tightly organized views and take the point of view of a peasant in rural France during the French Revolution, as an example, not necessarily because that allows you to understand anti-Semitism but it gives you the intellectual ability to move outside of your framework.

The other thing that Ms. Deborah Lyons mentioned that is also something I am alarmed by and seeing more increasingly is Holocaust denial among my students. Our collaboration first began a number of years ago when I had students openly arguing with me, a professor, and, in one instance, laughing at me, saying, “I can’t believe you actually believe in that nonsense.” As a historian, that undermines the very foundation of my

Le sénateur Arnot : Madame Butler, vous avez énormément travaillé sur le genre et le judaïsme. Cela vous donne un point de vue unique. Est-ce que vous voyez de grandes différences quelconques en matière de genre dans la façon dont l’antisémitisme se manifeste ou affecte les individus? Si oui, comment peut-on y remédier?

Madame Walker, en tant qu’innovatrice dans les méthodologies de l’enseignement, comment les établissements d’enseignement peuvent-ils intégrer des pratiques d’enseignement qui abordent directement et qui contestent les stéréotypes antisémites dans les contextes contemporain et historique?

Mme Butler : Merci de la question.

Mme Walker et moi-même donnons ensemble un cours intitulé « Anti-Semitism, Then and Now », où nous apprenons à nos étudiants que, pour comprendre l’antisémitisme, il faut comprendre à la fois la continuité et le changement. J’ai enseigné des cours où je me suis concentrée sur l’histoire genrée des femmes juives, mais en particulier l’antisémitisme genré. Dans l’histoire, nous voyons comment les femmes ont été ciblées différemment par l’entremise de l’antisémitisme et de stéréotypes antisémites.

Aujourd’hui, nous voyons une continuité de ce passé, mais aussi de nouveaux éléments. Après le 7 octobre, j’ai parlé du fait qu’on menaçait de violer les femmes. Et au même moment, les viols du 7 octobre ont été niés, et les histoires de la souffrance des femmes juives ont été exclues de nos conversations publiques portant sur l’antisémitisme, mais également des campus, ce qui fait que nous n’avons aucun programme, aucun événement ou aucun enseignement sur la violence sexuelle du 7 octobre.

Mme Walker : Effectivement, je travaille dans l’enseignement très innovant. J’ai un programme d’enseignement fondé sur le jeu pour enseigner l’histoire. L’une des choses que la méthodologie enseigne, c’est l’empathie, et la capacité de voir le point de vue des autres. La méthodologie demande que les étudiants plongent dans des moments historiques de changement en particulier. Ce genre d’enseignement est essentiel, et nous devons trouver des moyens de faire en sorte que les gens délaissent leurs opinions organisées et très fermées, pour adopter le point de vue d’un paysan dans la France rurale durant la Révolution française, par exemple, pas nécessairement parce que cela permet de comprendre l’antisémitisme, mais parce que cela donne la capacité intellectuelle de sortir de son cadre.

La deuxième chose que Mme Deborah Lyons a mentionnée, et c’est également quelque chose qui m’effraie et que je vois de plus en plus chez mes étudiants, c’est le déni de l’Holocauste. Notre collaboration a commencé il y a plusieurs années lorsque certains de mes étudiants se sont disputés avec moi, une professeure, et, à une occasion, ont ri de moi, en disant : « Je n’arrive pas à croire que vous croyez à ces sottises. » En tant

discipline. It is not just this particular thing, but if you don't believe in the Holocaust, you don't believe in historical research, you don't believe in truth and you don't believe in data-driven knowledge.

When I teach now, when I teach modern Europe, I always ask my students how many of them are familiar with Holocaust denial and distortion and whether they have read about it. They respond that 100% of them are reading about it, and I ask them, "How many of you thinking, 'Yeah, maybe that makes sense; this never happened.'" I always get a sizable number of students who affirm that. I'm teaching against something that is very deep. In two instances, I even had students use their final exam to write me Holocaust denial answers. That's a solid commitment to Holocaust denial. They are going to take an "F" because they are so committed to telling me this never happened.

A recent study showed a very high correlation between Holocaust denial and anti-Semitism. They are obviously connected. We need to think again about how we teach the Holocaust, what we're doing with that and how we can have young people understand this not only as an historical event but what led up to it. They need to know that anti-Semitism did not start in 1940 and did not end in 1945 and is a much larger problem. They need to understand the connection between the Holocaust and anti-Semitism, for example, in the Soviet Union in the 1970s or whatever you want to go.

So it is both the historical knowledge as well as an ability to think with empathy and to understand points of view you don't share, not simply responding, "Oh, the Holocaust — you know, I don't need to know about that." It is both of those.

Senator K. Wells: Thank you for being here today, especially in person.

I want to pick up on something at the end of your opening comments where you talked about tools. I would like to give you an opportunity to talk more about what those tools might look like to create a safer post-secondary environment, particularly with this rise of anti-Semitism, while also maintaining the free expression we hold so dearly as valuable, particularly at a post-secondary institution.

Ms. Butler: Thank you for the question. Perhaps I will talk about existing policies and Professor Walker could speak about institutional neutrality.

qu'historienne, cela mine la fondation même de ma discipline. Il n'est pas seulement question de cela en particulier, mais lorsque vous ne croyez pas à l'Holocauste, vous ne croyez pas à la recherche historique, vous ne croyez pas à la vérité, et vous ne croyez pas au savoir axé sur les données.

Lorsque j'enseigne aujourd'hui, lorsque j'enseigne l'Europe moderne, je demande toujours à mes étudiants combien d'entre eux connaissent la déformation et le déni de l'Holocauste et s'ils ont lu sur le sujet. Ils me répondent qu'ils sont tous en train de lire sur le sujet, et je leur demande : « Combien d'entre vous pensent : ouais, c'est logique, cela ne s'est jamais passé. » Il y a toujours un nombre assez important d'étudiants qui affirment cela. J'enseigne pour contrer quelque chose qui est très ancré. À deux occasions, j'ai même vu deux étudiants utiliser leur examen final pour m'écrire des réponses qui niaient l'Holocauste. C'est un engagement très solide à nier l'Holocauste. Ils vont avoir un « F », parce qu'ils veulent absolument me dire que cela ne s'est jamais produit.

D'après une étude récente, il y a une très grande corrélation entre le déni de l'Holocauste et l'antisémitisme. Il est évident que les deux sont liés. Nous devons repenser la manière dont nous enseignons l'Holocauste, ce que nous faisons avec cela, et comment nous pouvons faire comprendre l'Holocauste aux jeunes, en tant qu'événement historique, mais nous devons aussi leur faire comprendre les événements qui l'ont précédé. Ils doivent comprendre que l'antisémitisme n'a pas commencé en 1940 et pris fin en 1945, et qu'il représente un problème d'une plus grande ampleur. Ils doivent comprendre le lien entre l'Holocauste et l'antisémitisme, par exemple, dans l'Union soviétique dans les années 1970 ou à n'importe quelle date.

Donc il faut une connaissance historique ainsi qu'une capacité de réfléchir avec empathie, et une capacité de comprendre les points de vue que vous ne partagez pas, au lieu de simplement répondre : « Ah, l'Holocauste... vous savez, ce n'est pas quelque chose que j'ai besoin de savoir. » Ce sont ces deux éléments.

Le sénateur K. Wells : Merci d'être ici aujourd'hui, surtout en personne.

J'aimerais revenir sur quelque chose que vous avez dit à la fin de votre déclaration liminaire, où vous avez parlé des outils. J'aimerais vous donner l'occasion de nous parler davantage de ces outils, et de la façon dont ils pourraient favoriser la création d'environnements postsecondaires plus sécuritaires, en particulier avec cette montée de l'antisémitisme, tout en préservant la liberté d'expression qui nous tient tant à cœur, en particulier dans un établissement postsecondaire.

Mme Butler : Merci de la question. Peut-être que je vais parler des politiques existantes, et Mme Walker pourrait parler de la neutralité institutionnelle.

One of the things you have already heard is that we have laws and policies. They exist, and they need to be implemented, and implemented in thoughtful ways. Universities do have tools they can use to address many of these issues. They also have tools that need to be improved and strengthened. I would like to point to EDI, or equity, diversity and inclusion, as the mechanism by which our universities address issues of discrimination, intolerance and uneven access to our universities.

When we think about anti-Semitism and that particular tool, that tool fails Jews and our universities. If you look at EDI statements across Canada — and I have done so as part of my research — you won't find the word "Jew," and if you do, it will be incidental. Anti-Semitism will be incidental. Concern will be on other populations that, of course, also need to be lifted up and supported, but there is a lack there and a problem there. When we have a problem with anti-Semitism on our campuses, if we're relying upon a tool that doesn't see us, it can't do that work.

Ms. Walker: Institutional neutrality is the idea that the university, institutionally, does not take positions on issues outside of its operational needs. That imagines that the university is like a big bowl, and inside of it are all the professors and students who might have all kinds of positions they may advocate for, work toward and believe in. Yet, that's not the view of the institution. The institution is neutral on a war, on foreign policy or on other social and political issues. That enables free expression to happen.

The idea is that instead of having universities say that they believe the right position on issue "X" is this or they believe that, they allow all points of view to be heard, so free expression flourishes and academic freedom in that context is possible. But once the university takes a position saying, for instance, that Israel is responsible for every wrong thing on the planet and the university totally rejects Israel, then you don't have academic neutrality; you actually have the university taking a partisan position that would silence people like us. That should be at all the levels — departments, institutes and the university as a whole.

The point is not that the university doesn't have an opinion — all the individual faculty members certainly do — but there is no external body in the university, a department statement, saying the university believes this to be true and all other positions to be wrong. That actually serves to silence many people.

L'une des choses que vous avez déjà entendues, c'est que nous disposons de lois et de politiques. Elles existent, et elles doivent être mises en application, et ce, de façon réfléchie. Les universités disposent d'outils qu'elles peuvent utiliser pour résoudre un grand nombre de ces problèmes. Elles disposent également d'outils qui doivent être améliorés et renforcés. Je souhaite souligner que l'EID, l'équité, l'inclusion et la diversité, est le mécanisme que nos universités utilisent pour lutter contre les problèmes de discrimination, d'intolérance et d'accès inégal à nos universités.

Lorsqu'on pense à l'antisémitisme et à cet outil en particulier, on se rend compte qu'il n'aide aucunement les Juifs et nos universités. Lorsque vous regardez les discours en matière d'EID dans tout le pays — et je l'ai fait dans le cadre de ma recherche — vous n'allez pas trouver le mot « juif », et si vous le trouvez, ce sera par accident. L'antisémitisme sera accidentel. Les préoccupations sont axées sur d'autres populations, qui, évidemment, doivent être appuyées et soutenues, mais il y a un manque et un problème ici. Lorsque nous avons un problème d'antisémitisme sur nos campus, si nous dépendons d'un outil qui en fait abstraction, il ne peut pas faire le travail.

Mme Walker : L'idée de la neutralité institutionnelle, c'est que l'université, en tant qu'établissement, ne doit pas prendre position sur des questions qui sont à l'extérieur du cadre de ses besoins opérationnels. On imagine que l'université est comme un grand bol à l'intérieur duquel se trouvent tous les professeurs et étudiants qui pourraient avoir toutes sortes de positions qu'ils défendent, qu'ils appuient et soutiennent. Pourtant, ce n'est pas la vision de l'établissement. L'établissement est neutre en ce qui concerne la guerre, la politique étrangère ou d'autres questions politiques et sociales. Cela permet de favoriser la liberté d'expression.

L'idée, c'est qu'au lieu de laisser les universités affirmer que ce qu'elles pensent être la bonne position sur la question « X », c'est telle ou telle chose ou qu'elles croient ceci ou cela, il faut permettre à tous les points de vue d'être entendus, donc la liberté d'expression est florissante, et la liberté universitaire dans ce contexte est possible. Mais une fois que l'université adopte une position en disant, par exemple, qu'Israël est responsable de chaque chose qui va mal sur la planète, et que l'université rejette complètement Israël, alors vous n'avez plus la neutralité universitaire. En effet, l'université prend une position partisane qui muselle les personnes comme nous. Cela devrait être à tous les niveaux : les départements, les établissements et l'ensemble de l'université.

L'objectif n'est pas que l'université n'a pas d'opinion — tous les membres du corps enseignant en ont certainement une —, mais il n'y a aucun organe externe, aucune déclaration du département, qui affirme que l'université croit que telle ou telle chose est vraie, et que toutes les autres positions sont mauvaises. C'est quelque chose qui sert à faire taire beaucoup de personnes.

Most universities in Canada don't have a practice of institutional neutrality. Increasingly, a number of American universities and some British ones are taking this approach. I think we need to look at that as a way forward to encourage the free expression of ideas and the rich research that can happen, which is, in fact, stopped when you have a position where a department says they have already decided what the right answer is on the conflict in Israel and Gaza, or Ethiopia, Eritrea or any other thing.

Senator Senior: Thank you so much. I'm sitting here just thinking about a few of the things that you have said that create many questions for me. There are also some similarities. Being a Black woman, I don't have a lot of faith in EDI practices either. I can really empathize there.

I think it was Ms. Walker who mentioned the game that focuses on empathy. I'm curious about that. I remember being a kid in public school, and we learned about the Holocaust. We grew up understanding that this happened in history, and I don't know what has changed. I'm curious about how that kind of approach in terms of utilizing empathic means in an educational institution can actually shift people's understanding if you create the atmosphere of academic curiosity. I'm curious how that has worked in the past, and is it still possible for that to work?

Ms. Walker: If you want to know about game-based historical teaching, that is a whole other topic. I'm happy to share with you some of the work that I do with an organization called *Reacting to the Past Consortium*.

Game-based learning in this context has a limit. I wouldn't try gamifying the Holocaust. I wouldn't do that. I do think that thinking empathetically and thinking from the point of view of others — Dr. Butler has wonderful online resources on understanding the Holocaust, and one of the things I learned from her was to use those stories in my teaching so that students are listening to living people. We can't have them in the classroom, but they can listen to them speak on this resource. That way, you actually hear someone's story, and you actually have to think about that, and you inevitably imagine yourself in that. Hearing from people who survived the Holocaust or, in some cases, did not, teaches us much more than a very distant perspective.

Ms. Butler: One of the things that I have worked on is to develop new oral histories with survivors, as well as the children of survivors, and the descendants and children of the Righteous

La plupart des universités au Canada ne mettent pas en pratique la neutralité institutionnelle. Un certain nombre d'universités américaines, et certaines universités anglaises adoptent de plus en plus cette approche. Je pense que nous pouvons le voir comme une façon d'encourager la liberté d'exprimer des idées et une recherche riche, chose qui, en réalité, est impossible si un département affirme avoir déjà décidé de la bonne réponse concernant le conflit en Israël et à Gaza, ou en Éthiopie, en Érythrée ou ailleurs.

La sénatrice Senior : Merci beaucoup. Je suis assise ici et je pense à certaines des choses que vous avez dites, qui ont suscité de nombreuses questions chez moi. Il y a également quelques similitudes. Étant une femme noire, je ne fais pas énormément confiance aux pratiques d'EDI non plus. Donc je peux vraiment comprendre ce que vous voulez dire ici.

Je pense que c'est Mme Walker qui a mentionné le jeu qui se focalise sur l'empathie. Je serais curieuse d'en savoir plus. Je me rappelle que quand j'étais une enfant à l'école publique, nous avons appris des choses sur l'Holocauste. Nous avons grandi en comprenant que cela s'est passé dans l'histoire, et j'ignore ce qui a changé. J'aimerais savoir comment ce genre d'approche, qui vise à utiliser des moyens empathiques dans un établissement d'enseignement, peut transformer la compréhension des gens si vous créez une atmosphère de curiosité universitaire. Je suis curieuse de savoir comment cela a fonctionné dans le passé. Est-ce que cette technique est toujours efficace?

Mme Walker : Si vous voulez en savoir plus sur l'enseignement historique fondé sur le jeu, c'est un sujet complètement différent. Je serai heureuse de vous parler d'une partie du travail que j'effectue avec une organisation appelée le consortium *Reacting to the Past*.

Dans ce contexte, l'apprentissage fondé sur le jeu comporte une limite. Je n'essaierais pas de ludifier l'Holocauste. Je ne ferais pas ça. Je pense que le fait de réfléchir de façon empathique, et de réfléchir du point de vue des autres... Mme Butler a de formidables ressources en ligne qui permettent de comprendre l'Holocauste, et l'une des choses que j'ai apprises d'elle, c'est qu'il faut que j'utilise ces histoires dans mon enseignement pour que les étudiants écoutent des personnes vivantes. Nous ne pouvons pas faire venir ces personnes dans la salle de classe, mais nous pouvons les écouter parler sur cette ressource. De cette façon, nous pouvons écouter l'histoire de quelqu'un, et nous devons y réfléchir, et nous sommes obligés de nous imaginer dans cette histoire. Le fait d'écouter des personnes qui ont survécu à l'Holocauste ou, dans certains cas, qui n'y ont pas survécu, nous enseigne beaucoup plus que le fait d'écouter quelqu'un qui a une perspective distante.

Mme Butler : Un des éléments sur lesquels j'ai travaillé est la création de nouvelles histoires orales avec les survivants, les enfants des survivants et les descendants et les enfants des Justes

Among the Nations during the Holocaust, and this became part of an online project known as Hear Our Voices, and we continue to work on this.

This idea came out of the experience I had teaching about the Holocaust throughout my career, which is that students who may have had no knowledge of the Holocaust before coming into the classroom may never have met a Jew before. They heard these stories, and they saw themselves in the stories. Part of what you can do is to share many different experiences.

While we're talking about the Holocaust, this is also possible with anti-Semitism generally or any experience of discrimination or prejudiced bigotry. When you hear from people about who they are, what they experienced, what they're concerned with, how they live their lives, then that helps to build that connection with the student learner. When my students come back to me years later and say, "I remember hearing this in your class; I remember reading this," it is inevitably the oral histories and the diaries, the stories of people who lived what we're trying to teach them about.

Senator Senior: Thank you.

The Deputy Chair: Colleagues, our chair has arrived, but she has asked me to stay in the chair for this panel. Chair, I would like you to introduce yourself, please.

Senator Ataullahjan: Salma Ataullahjan, from Ontario. I apologize. The flight was late, and it took me over an hour to come from the airport. Please accept my apologies.

Senator Osler: Thank you to both witnesses for being here today.

In your opening statement, Dr. Butler, I believe you talked about why universities are being targeted. I would ask both of you, could you expand more on the conditions, whether they are economic, sociocultural or geopolitical, that help grow the rising anti-Semitism on campuses, and for these broader conditions, what have you found effective on campus to help counter that?

Ms. Butler: I think there is a lot to say there about the condition of anti-Semitism. Anti-Semitism did not start on October 7. It was already of concern years before. It has been a concern my entire career. I have taught at Carleton for 18 years.

parmi les nations durant l'Holocauste. Cette initiative s'est greffée sur un projet en ligne connu sous le nom de « Écoutez nos voix! », et nous continuons à travailler sur ce projet.

L'idée m'est venue de mes expériences d'enseignement sur l'Holocauste pendant ma carrière, où des étudiants qui n'avaient peut-être aucune connaissance par rapport à l'Holocauste avant d'arriver en classe n'avaient jamais rencontré de Juifs auparavant. Ils ont écouté ces témoignages, et ils se sont reconnus dans les histoires qui étaient racontées. Une chose que vous pouvez faire, c'est de transmettre une grande diversité de vécus.

Bien que nous parlions de l'Holocauste en ce moment, ce type de démarche est également envisageable pour l'antisémitisme de manière générale ou pour n'importe quel type de discrimination, d'intolérance ou de préjugé. Lorsque vous entendez des gens dire qui ils sont, raconter ce qu'ils ont vécu, ce qui les préoccupe, comment ils vivent leur vie, tout cela contribue à tisser un lien avec l'étudiant. Lorsque mes étudiants viennent me voir des années plus tard et me disent « Je me souviens d'avoir appris ceci, d'avoir lu cela dans votre cours », il est clair que c'est inévitablement les histoires orales, les journaux intimes et les témoignages des gens qui ont vécu ce que nous tentons de leur enseigner qui touchent véritablement les étudiants.

La sénatrice Senior : Merci.

La vice-présidente : Chers collègues, notre présidente est arrivée, mais elle m'a demandé de rester à la présidence pour ce groupe de témoins. Madame la présidente, je voudrais que vous vous présentiez, s'il vous plaît.

La sénatrice Ataullahjan : Salma Ataullahjan, de l'Ontario. Je m'excuse. Le vol a été retardé, et ça m'a pris plus d'une heure pour me déplacer de l'aéroport jusqu'ici. Veuillez accepter mes excuses.

La sénatrice Osler : Je remercie les deux témoins de leur présence aujourd'hui.

Madame Butler, dans votre remarque préliminaire, je crois que vous avez parlé de la raison pour laquelle les universités sont ciblées. Je vous demanderais à vous deux si vous pourriez en dire un peu plus sur les conditions, qu'elles soient économiques, socioculturelles ou géopolitiques, qui contribuent à la montée de l'antisémitisme sur les campus, et, en tenant compte de ces facteurs plus larges, de nous dire quelles solutions sont efficaces selon vous pour remédier à la montée de l'antisémitisme sur les campus?

Mme Butler : Je suis d'avis qu'il y a beaucoup à dire sur la situation de l'antisémitisme. L'antisémitisme n'a pas commencé le 7 octobre. C'était déjà une préoccupation des années auparavant. Cela a été une préoccupation pendant l'intégralité de ma carrière. J'ai enseigné à l'Université Carleton pendant 18 ans.

The conditions for anti-Semitism on campus are also the conditions for off campus. Anti-Semitism is in our culture; it is in our history; it is in our world. Social media amplifies many of those ideas and those hatreds, and they are particularly effective at reaching a generation of students who are on our campuses right now and who have grown up as digital natives and for whom social media is an important source not only of connecting with each other but actually understanding the world they live in and understanding history. I have had the very unpleasant experience of teaching my students something and having them go to YouTube to study for an exam. It is difficult.

One of our colleagues who is a cofounder of NECA, Professor Cary Kogan, is a clinical psychologist, and we often speak about the setting of many hatreds and how this plays out in universities at this moment when students are invested so deeply in social justice, in changing the world, which is exactly what they should be doing. When there is so much misinformation, when there is so much distortion and hatred all around them, is it any surprise that that impulse for good can also be diverted in ways that are extremely damaging and harmful?

Ms. Walker: One of the core problems — hopefully this IHRA handbook that has recently been released will help us — is people genuinely don't understand it. I sit in meetings with people who are in positions of authority to manage all kinds of university affairs, and it is clear to me that they don't quite get it. They don't understand it. They don't know where it comes from. They don't recognize it. One of the things that would be effective is to have a better way of communicating what it is and what to do about it. In terms of what's working at the minute, I will sound a bit pessimistic and say, "Not much, and I am looking for change."

Senator Osler: Thank you both.

Senator Pate: Thank you to both of you for being here.

I'm going to ask something that I think dovetails with what you have already been asked. I have spent a lot of time working with folks on residential school denialism, and I see some incredible parallels. My daughter's father is Jewish. When my kids were young, we found lots of resources to talk about

Les conditions qui engendrent l'antisémitisme sur les campus sont les mêmes qui l'engendrent à l'extérieur des campus. L'antisémitisme fait partie de notre culture; il fait partie de notre histoire; il fait partie de notre monde. Les réseaux sociaux amplifient bon nombre de ces idées et de ces haines. De plus, les réseaux sociaux arrivent particulièrement bien à rejoindre une génération d'étudiants qui fréquentent nos universités en ce moment, qui ont grandi à l'ère numérique et pour qui les réseaux sociaux servent non seulement à tisser des liens entre eux, mais également à comprendre le monde dans lequel ils vivent et à en comprendre l'histoire. J'ai vécu l'expérience très désagréable d'enseigner quelque chose à mes étudiants pour qu'ils aillent ensuite sur YouTube pour étudier ce que je leur avais enseigné en vue d'un examen. C'est pénible.

Un de nos collègues qui est le cofondateur du Réseau des académiques canadiennes engagées, ou RDACE, M. Cary Kogan, est un psychologue clinicien. Lui et moi discutons souvent du contexte de nombreux préjugés haineux et de la manière dont l'intolérance se manifeste dans les universités en ce moment même, alors que des étudiants sont investis si profondément dans la justice sociale et qu'ils souhaitent changer le monde, ce qui est exactement ce qu'ils devraient faire. Lorsque tant de désinformation, de distorsion et de haine pullulent tout autour d'eux, est-il si surprenant que cette volonté de faire le bien puisse être également détournée de façon extrêmement destructrice et nocive?

Mme Walker : Un des principaux problèmes — en espérant que ce guide de l'Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste, ou l'AIMH qui a récemment été publié pourra nous aider — c'est que les gens ne comprennent vraiment pas l'antisémitisme en tant que tel. J'assiste à des réunions avec des personnes qui sont dans des positions d'autorité et qui gèrent toutes sortes d'affaires universitaires, et il est évident qu'elles ne le comprennent pas tout à fait. Elles ne savent pas ce que c'est. Elles ne savent pas d'où il vient. Elles n'arrivent pas à le reconnaître. L'une des choses qui seraient efficaces serait d'avoir une meilleure façon de communiquer ce qu'est l'antisémitisme et ce qu'il faut faire pour y réagir. En ce qui concerne ce qui fonctionne actuellement, je vais paraître un peu pessimiste et dire « Pas grand-chose, et j'attends un changement. »

La sénatrice Osler : Merci à vous deux.

La sénatrice Pate : Merci à vous deux d'être ici aujourd'hui.

Je vais demander quelque chose qui, je crois, concorde avec ce qu'on vous a déjà demandé. J'ai passé beaucoup de temps à travailler avec des gens sur le déni des pensionnats autochtones, et je peux relever des parallèles incroyables. Le père de ma fille est juif. Lorsque mes enfants étaient jeunes, nous avons trouvé

anti-Semitism and not much to talk about anti-Indigenous hatred. I'm curious as to whether there are any partnerships and learning that you have about both of these in terms of real issues right now in Canada.

Ms. Butler: On October 8, I was in Nunavut, and I was invited to speak about anti-Semitism and the history of the Holocaust, and I did so through oral history. I did so, speaking to the college that was there in Iqaluit. There were high school students as well as a public lecture. In each one, it was so incredibly powerful to speak to this community and hear how they heard the connections between their experiences and what I was speaking about, but also the importance of oral history, of sharing these stories and having the next generation sharing these stories. There are very natural connections there, and many people have done that kind of work. Certainly, within the Indigenous community in Canada, there have been strong bridges that have been built between the Jewish community and different Indigenous communities and across. That's where I would start my thinking.

Ms. Walker: I am sure you know the work of Harry LaForme. He has made important connections that are beautifully expressed and very clearly expressed, and I think about taking leadership from him.

I have often thought that in terms of the denialism of certain elements, those stories are very similar. I would take very seriously the question of where that leads you to in Holocaust denial or in forms of denial of Canada's history as well and the very dangerous way that can take you places.

There are many examples of Holocaust denial that have been absolutely horrendous in their actual social effects on the ground. People in Canada and elsewhere in the world have been denied an understanding of something and the origins of problems, and it's very serious. There are those partnerships and the recognition of elements of a shared history, elements of a story about what it means to be a minority people who are being persecuted.

Senator Ataullahjan: Thank you, both of you, for being here.

Ms. Butler. I would like you to expand on something you said. You said that anti-Semitism is not new. It's in our culture, and it's in our history. Can you give us a bit about the history of anti-Semitism and the role that the media has played in this? I don't know if someone else has asked this question, as I wasn't here.

beaucoup de ressources qui abordaient l'antisémitisme, mais il n'y en avait pas tant qui portaient sur le racisme anti-autochtone. Je serais curieuse de savoir s'il existe des partenariats et des enseignements qui découlent de ces deux problèmes réels à l'heure actuelle au Canada.

Mme Butler : Le 8 octobre, j'étais au Nunavut, et on m'a invitée à parler de l'antisémitisme et de l'histoire de l'Holocauste, ce que j'ai fait par le biais de l'histoire orale. C'est ce que j'ai fait en prenant la parole devant les gens à un collège à Iqaluit. Il y avait des étudiants du secondaire ainsi qu'une conférence publique. Dans chaque cas, j'ai ressenti une force incroyable en m'adressant à cette communauté et en observant les liens qu'elle tissait entre ses expériences et ce dont je parlais, mais aussi en constatant l'importance de l'histoire orale, du partage de ces témoignages et de la transmission de ces histoires à la prochaine génération. Il y a là des liens très naturels, et de nombreuses personnes ont fait ce genre de travail. Il est certain qu'au sein de la communauté autochtone du Canada, des ponts solides ont été jetés entre la communauté juive et différentes communautés autochtones. C'est par là que je commencerai ma réflexion.

Mme Walker : Je suis certaine que vous connaissez le travail de Harry LaForme. Il a établi des liens importants qui sont merveilleusement exprimés et très clairement détaillés, et j'estime que son leadership devrait servir d'exemple.

J'ai souvent pensé qu'en ce qui concerne le déni de certains éléments, ces histoires sont très similaires. Je prendrais très au sérieux la question de comprendre les endroits très dangereux où le déni de l'Holocauste et les formes de déni de l'histoire du Canada pourraient vous mener.

Il existe de nombreux exemples de déni de l'Holocauste qui ont eu des effets sociaux absolument affreux sur le terrain. Au Canada et ailleurs dans le monde, des personnes se sont vu refuser la compréhension de quelque chose et l'origine de problèmes, et cela est très grave. Il y a ces partenariats et la reconnaissance des éléments d'une histoire partagée, des éléments d'une histoire concernant ce que cela signifie d'être un peuple minoritaire qui est persécuté.

La sénatrice Ataullahjan : Je vous remercie toutes les deux d'être présentes.

Madame Butler, j'aimerais que vous en disiez plus sur une chose que vous avez abordée plus tôt. Vous avez dit que l'antisémitisme n'est pas nouveau. Il fait partie de notre culture et de notre histoire. Pouvez-vous nous parler un peu de l'histoire de l'antisémitisme et du rôle que les médias ont joué à cet égard? Je ne sais pas si quelqu'un d'autre a déjà posé cette question, car je n'étais pas là.

Ms. Butler: I'm laughing a little bit because the next panel is my former professor, Professor Ira Robinson, who literally wrote the book on anti-Semitism in Canada. You will be able to speak to him, and he will speak beautifully. Maybe I can answer kind of quickly.

When we look at the roots of anti-Semitism, we can go back to the ancient world and the origins of Christianity. It carries forward, and it changes over time, and it has specific manifestations in different places, but certainly it is within the culture of Christianity that spreads throughout the world. In the Muslim world, it is a very different experience. In other places, where you don't have Christianity or Muslim or Judaism, it is expressed in different ways at different times.

Here in Canada, we have the inheritance of a Christian culture. We also have a global society that Canada participates in where immigrants from all over the world, including my grandparents, come to Canada, and they come with ideas and beliefs from all over the world. The ideas of anti-Semitism also get transported around the world.

One of the things that we do in our class is we show how the lines connect between the anti-Semitism, for example, during World War II and connects with the anti-Semitism that happened during the Soviet era that we're seeing now in other parts of the world in the left. Anti-Semitism is often known as something that shape-shifts, but it's always the same thing.

Ms. Walker: One of the important things about the history of anti-Semitism is frequently the criticism of Jews is that they're too powerful, which is not necessarily true of other minority groups who are seen as a problem because they are too powerful. That is not typically the case.

One of the ways that anti-Semitism is often harder for people to see is they say, "Well, the Jews have all the power; they run the media; they run the banks. What's the problem?" They don't understand the nature of what they're saying and how this actually operates. We teach an entire course on it. You're very welcome to get a copy of our course outline.

But it's also something that we are really innovating, because when we started teaching the course two years ago, there were no other people teaching this kind of material in the way we're doing it. It is happening in a few places. We are affiliated with a research centre, an international group of people trying to learn how to teach this, because it's not obvious to most people.

Mme Butler : Je ris un peu parce que mon ancien professeur, Ira Robinson, qui est littéralement un expert de l'antisémitisme au Canada fait partie du groupe suivant. Vous pourrez lui parler, et il s'exprimera magnifiquement. Je peux peut-être vous donner une réponse rapide.

Lorsque nous nous penchons sur les origines de l'antisémitisme, nous pouvons les faire remonter à l'Antiquité et au début du christianisme. Il perdure dans le temps et se métamorphose à travers les époques, et il se manifeste de manière spécifique dans différents endroits, mais il existe certainement au sein de la culture chrétienne qui se répand partout à travers le monde. Dans le monde musulman, cela est tout autre chose. Dans d'autres endroits, où il n'y a pas la présence du christianisme, de l'islam ou du judaïsme, l'antisémitisme est exprimé de manières différentes selon les époques.

Ici, au Canada, nous sommes les héritiers d'une culture chrétienne. Nous avons également une culture mondiale au Canada, en raison des immigrants qui viennent de partout dans le monde, y compris mes grands-parents, apportant avec eux des idées et des croyances de partout dans le monde. Les idéologies antisémites sont également exportées internationalement.

L'une des choses que nous faisons dans notre cours est de montrer les liens entre l'antisémitisme, par exemple, pendant la Seconde Guerre mondiale, et l'antisémitisme qui est survenu pendant l'ère soviétique et que nous voyons aujourd'hui dans d'autres parties du monde de la gauche. L'antisémitisme est souvent considéré comme quelque chose qui se transforme, mais au fond, c'est toujours la même chose.

Mme Walker : Un des éléments centraux de l'histoire de l'antisémitisme est la critique fréquente adressée aux Juifs selon laquelle ils sont trop puissants, chose que nous ne voyons pas nécessairement chez d'autres groupes minoritaires qui sont vus comme étant problématiques car ils sont trop puissants. Cela n'est pas habituellement le cas.

Une des raisons pour lesquelles l'antisémitisme est parfois plus difficile à remarquer pour certaines personnes est parce que ces personnes se disent : « Eh bien, les Juifs ont tous les pouvoirs; ils dirigent les médias; ils dirigent les banques. Quel est le problème? » Elles ne comprennent pas la nature de ce qu'elles disent ou le fonctionnement des rouages de l'antisémitisme. Nous donnons un cours entièrement consacré à cela. Vous êtes chaleureusement invités à vous procurer une copie de notre cours en ligne.

Mais c'est également quelque chose que nous innovons véritablement, car lorsque nous avons commencé à donner ce cours il y a deux ans, personne d'autre n'enseignait ce genre de matière de la manière dont nous le faisons. Maintenant, cela se passe dans quelques endroits. Nous sommes affiliés à un centre de recherche, un groupe international qui essaie d'apprendre

There is a book called *The Protocols of the Elders of Zion* which was published in Russia at the turn of the 20th century. It's still being read and circulated. It's nonsense. None of it is true. But in that book is the idea that the Jews run all of the banks — that is one of the big arguments — and they found out about this secret group. I have students who read it and said, "No, no, no, I read a book about that." This book is still in circulation a hundred years later and still influencing the way people understand the world. That is an example of that kind of continuity. That book, which you would think would have died out long ago, hasn't. Its life is very long.

Senator Ataullahjan: The role of media?

Ms. Walker: We've spoken of roles of social media, and it can be very difficult. One of the things we have seen is that certain really important things have happened; for example, a number of universities have rejected BDS motions, and, as far as I know, that doesn't get covered in the Canadian press. I haven't seen any coverage of it, even when looking. And other things are going on that I think are not getting the kind of coverage that would enable people to say, "Okay, there are remedies, and there are important, positive things going on." And I'm not sure that is getting covered very well.

Ms. Butler: In terms of media, one of the things we're struggling with is to help people understand the ways in which anti-Semitism intersects with anti-Zionism and how that targets Jewish identity in Canada. You've heard today already that 91% of Canadian Jews identify as Zionists in some way. What that means is that we're not hearing the voices of that 91% in our media. If you look at what is often presented, you will hear minority groups within a minority saying that there's no anti-Semitism problem. The vast majority of Jews are telling you that there is an anti-Semitism problem. At my synagogue, there is security outside. What Deborah Lyons said earlier about the family, that could have been my family.

Ms. Walker: There is no one who would suggest that these little minority groups should be silenced, but they are taking a group that represents maybe 2 or 3% of the Jewish population of Canada and they are constantly being consulted and interviewed as if they represent a large constituency. They don't. It's not that their view is not important, it is, but it needs to be put into a

comment enseigner ce type de contenu, car ce n'est pas quelque chose d'évident pour la plupart des gens.

Il y a un livre intitulé *Les Protocoles des Sages de Sion* qui a été publié en Russie à l'aube du XX^e siècle. Ce livre est encore lu et diffusé. C'est du grand n'importe quoi. Rien là-dedans n'est vrai. Mais dans ce livre se trouve l'idée que les Juifs dirigent toutes les banques — c'est un de leurs grands arguments — et qu'un groupe secret avait été découvert. J'ai des étudiants qui l'ont lu et qui ont dit : « Non, non, non, j'ai lu un livre là-dessus. » Ce livre est encore diffusé 100 ans après sa publication et continue à influencer la manière dont les gens comprennent le monde. Voilà un exemple de ce genre de continuité. On aurait pu penser que ce livre aurait disparu il y a longtemps, mais ce n'est pas le cas. Il est encore bien vivant.

La sénatrice Ataullahjan : Et le rôle des médias dans tout cela?

Mme Walker : Nous avons parlé des rôles des réseaux sociaux, et ils peuvent être très pernicieux. Un des éléments que nous avons observés était que certains événements très importants sont survenus; par exemple, un certain nombre d'universités ont rejeté des motions de BDS, mais, à ma connaissance, ces événements ne sont pas diffusés dans la presse canadienne. Je n'ai pas vu de couverture médiatique de ces événements, même après des recherches. Il y a d'autres choses qui se passent, et qui, je crois, ne sont pas diffusées par les médias au point où des gens seraient en mesure de se dire « D'accord, il y a des solutions, et il y a des choses importantes et positives qui se produisent. » Et je ne suis pas certaine que cela est très bien diffusé par les médias.

Mme Butler : En parlant de médias, une des choses que nous avons de la difficulté à faire, c'est d'aider les gens à comprendre les manières dont l'antisémitisme se croise avec l'antisionisme et comment cela cible l'identité juive au Canada. Vous avez entendu aujourd'hui que 91 % des Juifs canadiens s'identifient comme étant sionistes d'une certaine manière. Ce que cela veut dire, c'est que nous n'entendons pas les voix de ces 91 % de Juifs dans nos médias. Si vous examinez ce qui est souvent mis de l'avant, vous allez entendre des groupes minoritaires au sein d'une minorité déclarer qu'il n'y a pas de problème d'antisémitisme. La grande majorité des Juifs vous disent qu'il y a bel et bien un problème d'antisémitisme. Il y a des gardes de sécurité à l'extérieur de ma synagogue. Ce que Deborah Lyons a raconté plus tôt à propos de la famille, je sens que cela aurait bien pu arriver à ma famille.

Mme Walker : Il n'y a personne qui laisserait entendre que ces petits groupes minoritaires devraient être muselés, mais les médias prennent un groupe qui représente peut-être 2 ou 3 % de la population juive au Canada pour les consulter et les interviewer constamment comme s'ils représentaient un grand groupe. Ce n'est pas le cas. Je ne suis pas en train d'avancer

context where people can see that this is where this view fits, and 91% of Jews would see things differently.

Senator Ataullahjan: Isn't that true of other religions too? You have the majority has one view, and others deny what is happening. I've seen it in some of the other religions too. Thank you.

Ms. Butler: Also, we have to remember that sometimes a member of a group or a group is brought forward as a token example, and that tokenization tells a good story, but it may not always give us a good picture of what is happening on the ground. As Canadians, we need to understand what's happening on the ground. Jews are a very tiny minority in this country. We're experiencing a level of hatred that none of us have ever experienced before, or imagined. We don't feel seen, we don't feel heard and we do feel silenced.

The Deputy Chair: I would like to follow up on that and ask a question before we go to second round. Can you tell us how Canadians generally, and post-secondary students that you're aware of on campuses, perceive the connection between anti-Semitism and other forms of racism or bigotry?

Ms. Walker: That is more complicated than perhaps it would seem on the surface. On one level, it just depends on who you're talking about and what other form of racism you mean.

The Deputy Chair: Anti-Black racism.

Ms. Butler: Yes, I understand what you're trying to get at here. On the surface, you see this list of anti-Indigenous racism, anti-Black racism and anti-LGBTQ+. There is that list, and anti-Semitism is usually on that list along with Islamophobia. When you speak to people, whether they're just the general population or students, they will tell you all of those things are bad. Their depth of knowledge about what each of those things looks like, their frequency and how they've evolved historically is very shallow.

Add to that stereotypical beliefs about a certain population, such as what Professor Walker was mentioning in terms of Jewish power: the myth that Jews have all the power and control the banks. Those myths are also attributed to Zionism. That plays out in a very different way than it does in terms of other hatreds. Every hatred is specific, as much as they overlap in terms of some of the mechanisms that drive them and the experiences that result.

We have to work together in terms of understanding the different hatreds and the different experiences of minority groups and vulnerable populations, but we also have to listen to the distinct narratives and scholarship that helps us understand these experiences. We need good data about different populations. We need good data that will help us understand how these hatreds

que leur point de vue n'est pas important, il l'est, mais il doit être mis dans un contexte où les gens peuvent comprendre que 91 % des Juifs ont une opinion différente.

La sénatrice Ataullahjan : Mais n'est-ce pas la même chose dans les autres religions? Une majorité a une même opinion, et une minorité nie ce qui se passe. J'ai déjà vu ce phénomène dans d'autres religions. Merci.

Mme Butler : Nous devons également nous rappeler que, parfois, une personne ou un groupe sont mis sous les feux des projecteurs en tant qu'exemple, parce que cette diversité de façade raconte une histoire intéressante, mais elle ne reflète pas réellement ce qui se passe sur le terrain. En tant que Canadiens, nous devons comprendre la réalité sur le terrain. Les Juifs sont une très petite minorité au Canada. La haine a atteint un niveau historique, que personne n'a jamais vécu ni imaginé. Nous nous sentons délaissés, ignorés et bâillonnés.

La vice-présidente : J'aimerais poursuivre sur le sujet et poser une question avant de passer à la deuxième période. Selon vous, de quelle manière les Canadiens, en général, et les étudiants universitaires que vous côtoyez sur les campus, perçoivent-ils le lien entre l'antisémitisme et d'autres formes de racisme ou de sectarisme?

Mme Walker : C'est plus complexe qu'on pourrait le croire. D'un côté, cela dépend de qui vous parlez et de quelle autre forme de racisme vous parlez.

La vice-présidente : Le racisme anti-Noirs.

Mme Butler : Oui, je comprends où vous voulez en venir. En apparence, on met sur une liste le racisme anti-Autochtones, le racisme anti-Noirs et la discrimination anti-LGBTQ+. On y met aussi l'antisémitisme et l'islamophobie, en général. Lorsque vous discutez avec les gens, que ce soit la population générale ou des étudiants, ils vous diront que ces opinions sont inadmissibles. Toutefois, ils ont une connaissance superficielle de leurs manifestations, de leur fréquence et de leur évolution historique.

Ajoutez à cela les convictions stéréotypées sur certaines populations, comme l'a dit Mme Walker, pour ce qui est du pouvoir des Juifs, à savoir le mythe selon lequel les Juifs ont tout le pouvoir et contrôlent les banques. Ces mythes sont également dus au sionisme. L'antisémitisme se manifeste différemment des autres types de haines. Chaque haine est unique, mais les haines se chevauchent pour ce qui est des mécanismes qui les soutiennent et des expériences qui en résultent.

Nous devons travailler ensemble pour comprendre les différents types de haines et les différentes expériences des groupes minoritaires et des populations vulnérables, mais nous devons également tenir compte des histoires et du savoir pour mieux comprendre leurs expériences. Nous avons besoin de données de qualité sur différentes populations. Nous avons

have developed, how they are manifesting and how they are experienced so that we can have data-driven policies and tools developed to address them together as a Canadian society and at each individual point.

Ms. Walker: I am going to give you a different area that is more anecdotal and not data driven. It is just my own experience. I teach a lot of African American history, and I have never had a student, in 30 years of teaching, tell me that slavery was a good thing, and I have never had a student tell me that it didn't happen. In general, in the tone when I'm teaching that as part of, say, a European history class, the history of slavery and its relationship to European economy, students are very interested because they want to know the effects of this, how it began and why anyone would have thought this was a good idea, et cetera. They walk in committed to thinking that this is something that has had dreadful effects on the African continent, in Europe and North America, et cetera. They already think that.

When I teach something about anti-Semitism and the Holocaust, they're arguing with me and saying that didn't happen. That is a very different take. I don't feel, in the room when I'm with 100 undergraduates, the sense that we're already here and saying anti-Semitism really is a problem and we should understand it so that we can operate against it. It is actually the opposite: it didn't happen, that's not true. I'm not Jewish. That also comes up often because students will say, "You must be Jewish if you think this." No, I think this because I'm an educated historian. I'm not Black either, but I also understand slavery as a historian, not as a person who experienced it, obviously.

That difference is very, very stark. I've never had students dismiss me in the way that they do on these issues, and that is after decades of teaching. I just don't have that happen, and I don't have students arguing with me and saying they think it never was a good thing they gave women the vote, and, "Why would they have done that? That is bad." They just don't do that, yet I'm sitting here having these often quite engaged arguments about whether the Holocaust occurred, or that it's so distorted and it was a couple of hundred people in Poland and it's been blown out of proportion. Either of those two things is really a problem and not comparable. I wonder often why so few non-Jewish people think this isn't a serious issue.

Ms. Butler: May I close the circle on that for your question? One of the other things that happens in terms of thinking about anti-Black racism, for example, and anti-Semitism is the narrative that Jews are white settler colonialists, for example. That erases the experiences of Jews of colour in really important ways. When you speak to Jews of colour and listen to their stories, they are having those intersecting experiences. Throw in

besoin de données de qualité pour comprendre la source de ces haines, leurs manifestations et leurs conséquences si nous voulons élaborer des politiques et des outils fondés sur des données pour lutter contre ces haines, en tant que société canadienne et en tant qu'humains.

Mme Walker : Je vais vous parler d'un autre sujet, plutôt anecdotique, qui n'est pas fondé sur des données. Il s'agit seulement de mon expérience. J'enseigne beaucoup l'histoire afro-américaine, et, en 30 ans d'enseignement, je n'ai jamais entendu un étudiant me dire que l'esclavage était une bonne chose ou que ce n'est jamais arrivé. Habituellement, lorsque je donne ce cours dans le cadre, disons, d'un cours sur l'histoire européenne, l'histoire de l'esclavage et son lien avec l'économie européenne, les étudiants sont très intéressés parce qu'ils veulent connaître les conséquences et savoir comment cela a commencé et pourquoi les gens pensaient que c'était une bonne idée, et cetera. Même avant de commencer le cours, ils savent que ce pan de l'histoire a eu des effets dévastateurs sur le continent africain, en Europe et en Amérique du Nord, et cetera. C'est déjà leur état d'esprit.

Lorsque je donne des cours sur l'antisémitisme et l'Holocauste, les étudiants me tiennent tête et disent que cela n'est jamais arrivé. C'est complètement différent. Je n'ai pas l'impression, lorsque j'enseigne à une centaine d'étudiants de premier cycle, qu'ils savent déjà que l'antisémitisme est un problème qu'ils doivent comprendre pour le dénoncer. C'est tout le contraire : ce n'est jamais arrivé, ce n'est pas vrai. Je ne suis pas Juive. Les étudiants me disent souvent : « Vous êtes sûrement Juive pour penser cela. » Non, je pense ainsi parce que je suis une historienne instruite. Je ne suis pas Noire non plus, mais je comprends l'esclavage en tant qu'historienne, et non pas, évidemment, en tant que personne qui l'a vécu.

La différence est saisissante. Même après des dizaines d'années d'enseignement, il ne m'est jamais arrivé que des étudiants me tiennent tête sur un autre sujet. Ça n'est jamais arrivé, aucun étudiant ne conteste ce que je dis en affirmant que le droit de vote des femmes était une mauvaise chose, en disant : « Pourquoi ont-ils fait cela? C'était une mauvaise idée. » Cela n'arrive jamais, mais pourtant, j'ai dû à maintes reprises argumenter avec des étudiants qui disaient que l'Holocauste n'avait jamais existé ou que l'histoire a été déformée et exagérée et que cela concernait seulement une centaine de personnes en Pologne. Dans un cas ou l'autre, c'est un réel problème, et ce n'est pas comparable. Je me demande souvent pourquoi si peu de non-Juifs pensent que ce n'est pas un problème sérieux.

Mme Butler : Puis-je boucler la boucle de votre question? Lorsque l'on parle du racisme anti-Noirs, il y a des discours antisémites qui disent, par exemple, que les Juifs sont des colonisateurs blancs. Cela efface de grands pans de l'expérience des Juifs non blancs. Si vous écoutez l'histoire des Juifs non blancs, vous comprenez que leurs expériences sont intersectorielles et, si vous êtes une femme, c'est encore pire.

a woman, and you have it all. Part of our work is to be able to hear all of those stories and to have people understand that these are intersectional experiences, which include class as well. We have not talked about class today.

The Deputy Chair: Thank you. Senators, for the second round, we have three senators on the list, and you will have four minutes each.

Senator Arnot: I would like both witnesses to answer this, if they wish. As societal attitudes towards Jewish people evolve, or perhaps not evolve or evolve for the worst, what role do you believe universities should play in fostering greater understanding and allyship within diverse academic environments? Secondly, what strategies do you propose to foster greater allyships among non-Jewish Canadians if you accept the fact that non-Jews should actively participate in fighting against anti-Semitism?

Ms. Walker: I'll just answer a bit on the non-Jewish part. It is very good to see that many members of NECA — which includes about 400 faculty across Canada from every province — that a growing number of them are not Jewish. I take comfort from that fact.

One of the ways that I'm trying to do it is integrating anti-Semitism education and history and putting it in places where you wouldn't necessarily find it, like in European history classes and women's history classes, so that it becomes part of what students generally know and it doesn't come in one five-minute thing — 1940 to 1945, Holocaust bad, move on. It is a deeper understanding.

There is also some work going on in some of the churches that I'm very distantly affiliated with, but I hope to build that alliance. I think that clergy will have an important role here — clergy across the spectrum. There is a new initiative of global imams who were just here in Ottawa a few days ago. We are working with one of them already, and I look forward to working more with them. I think that group could have a huge impact if they could get heard and listened to.

Clergy of all faiths will be important, as well as university administrators. Jews are 1% of the population. The majority of university administrators are not Jewish, so if we can bring them in, we are inevitably bringing in non-Jewish people.

Ms. Butler: To answer the question about things on campus, first of all, we have to think about what the missions of our universities are. First of all, we are educational institutions. We advocate for institutional neutrality on political issues for a reason, because we want to have that opportunity for rich debate and free expression. But when we talk about academic freedom,

Une partie de notre travail consiste à écouter ces histoires et à faire comprendre aux gens qu'il s'agit d'expériences intersectionnelles, ce qui inclut également la classe sociale. Nous n'avons pas encore parlé de classe sociale, aujourd'hui.

La vice-présidente : Merci. Mesdames les sénatrices et messieurs les sénateurs, nous avons, pour la deuxième période, trois intervenants sur la liste, qui auront chacun quatre minutes.

Le sénateur Arnot : Si les deux témoins le veulent bien, j'aimerais qu'elles répondent toutes deux à ma question. Selon vous, alors que les attitudes sociétales sur les Juifs évoluent, ou devrais-je dire alors qu'elles stagnent ou qu'elles régressent, que doivent faire les universités pour favoriser une meilleure prise de conscience dans les milieux universitaires diversifiés? Deuxièmement, quelles stratégies favoriseraient une meilleure solidarité chez les Canadiens non juifs, si vous reconnaissez que les non-Juifs devraient activement lutter contre l'antisémitisme?

Mme Walker : Je vais répondre à votre question sur les non-Juifs. C'est très encourageant de voir que de plus en plus de membres du RDACE — qui inclut quelque 400 membres du corps professoral de toutes les provinces du Canada — ne sont pas juifs. C'est très réconfortant.

J'essaie de parler de l'histoire de l'antisémitisme et de sensibiliser les étudiants dans des cours qui ne l'abordent pas habituellement, comme les cours sur l'histoire européenne et les cours sur l'histoire des femmes, pour que cela fasse partie des connaissances générales des étudiants au lieu de parler pendant cinq minutes des années 1940 à 1945, de dire que l'Holocauste est une atrocité, et de passer à autre chose. Cela permet une compréhension approfondie.

Certaines églises avec lesquelles je suis vaguement affiliée travaillent aussi sur la question, mais j'espère pouvoir renforcer cette alliance. Je crois que le clergé a un rôle important à jouer, et je parle de l'ensemble du clergé. Il y a aussi une nouvelle initiative mondiale menée par des imams, qui se sont réunis ici, à Ottawa, il y a deux ou trois jours. Nous travaillons déjà avec l'un d'eux, et j'ai bien hâte de travailler davantage avec eux. Je crois que ce groupe peut faire changer les choses, si les gens l'écoutent.

Le clergé de toutes les confessions et les administrateurs des universités ont aussi un rôle important à jouer. Les Juifs représentent 1 % de la population. La majorité des administrateurs des universités ne sont pas juifs, donc, si nous réussissons à les mobiliser, nous mobilisons automatiquement des personnes non juives.

Mme Butler : Pour répondre à votre question sur les campus, nous devons, tout d'abord, comprendre les missions des universités. Premièrement, nous sommes un établissement d'enseignement. Ce n'est pas par hasard que nous défendons la neutralité de l'institution sur les questions politiques, c'est parce que nous voulons favoriser des débats constructifs et la liberté

we also talk about academic responsibility and the importance of civil discourse at our universities. I think that piece needs to be built up and strengthened as a tool. How do institutional neutrality, freedom of expression, academic freedom and civil discourse work together so that everyone really can speak?

We keep talking about statistics. Jews are such a tiny minority. If we have to rely on a popularity vote or a democratic process where one person gets one vote for who is going to be abused, we can't win that fight. We need allies. We need allies to understand that our experiences of discrimination, prejudice and harm are real and that they connect with other experiences of prejudice, discrimination and harm to other groups as well. All boats rise together.

Senator K. Wells: I want to come back to something you mentioned briefly about the rise of Holocaust denial. I'm wondering if you have seen, in the post-secondary environment or elsewhere, any connections between that and residential school denialism as well. To what extent do you think social media and/or its lack of regulation is influencing these views, particularly among this younger generation of students who seem to live a lot of their lives online?

Ms. Walker: I'm sure that is a large part of where that's coming from. Certainly, that is where the Holocaust denial is coming from. I'm less expert on the residential school issues, and I would not have anything meaningful to say about that. But yes, there is obviously a very clear connection between saying something that is very well documented and highly studied, you can get research on it and look at government reports, it's not a secret, it is something that I can show you the data on, here it is — and you can still deny it. There is something fundamentally disturbing about the spread of that way of thinking where it doesn't matter that there are facts here and I just ignore them as I wish.

Ms. Butler: We have a student who has been in a few classes with us who advocates very strongly for her community and makes a lot of connections between the denialism of what happened in residential schools, and she learned about anti-Semitism and Holocaust denial with us. I think what we're seeing on campus is that there are a few very strong voices on these issues, whether you're talking about Holocaust denial or the denial of what happened in residential schools, but they are drowned out by what's happening on social media and what is happening in broader society. When you meet the right person

d'expression. Mais, lorsque nous parlons de la liberté universitaire, nous parlons également de la responsabilité universitaire et de l'importance du discours civilisé dans les universités. Je crois que nous devons nous servir de cet outil et le renforcer. De quelle manière la neutralité des universités, la liberté d'expression, la liberté universitaire et les discours civilisés peuvent-ils de concert permettre à tous de prendre la parole?

Nous parlons toujours de statistiques. Les Juifs ne sont qu'une très petite minorité. Nous ne pourrions pas gagner le combat en tenant un vote de popularité ou en suivant un processus démocratique où chaque personne vote pour désigner qui sera maltraité. Nous avons besoin d'alliés. Ces alliés doivent comprendre que nos expériences de la discrimination, des préjugés et des préjudices sont réelles et qu'elles sont liées à d'autres expériences de préjugés, de discrimination et de préjudices vécus par d'autres groupes. La marée montante soulève tous les bateaux.

Le sénateur K. Wells : J'aimerais revenir à ce que vous avez dit sur la négation croissante de l'Holocauste. Est-ce que vous avez vu, dans les établissements d'éducation supérieure ou ailleurs, un lien entre la négation de l'Holocauste et la négation des pensionnats? Dans quelle mesure croyez-vous que les réseaux sociaux et l'absence de réglementation de ces réseaux ont une influence sur ces opinions, surtout chez les jeunes étudiants, qui semblent passer une grande partie de leur vie en ligne?

Mme Walker : Je suis certaine que cela vient en grande partie des réseaux sociaux. Oui, absolument, c'est de là que vient la négation de l'Holocauste. Je connais moins bien le problème des pensionnats, et je ne crois pas que j'ai des choses pertinentes à dire sur le sujet. Mais oui, il y a manifestement un lien, puisque les gens s'entêtent à nier des faits documentés par des études fouillées et des rapports gouvernementaux qu'ils peuvent eux-mêmes rechercher; ce sont des faits, ce n'est pas un secret, et nous avons clairement des données. C'est extrêmement troublant de voir que de plus en plus de gens ignorent les faits quand ça leur chante.

Mme Butler : Une de nos étudiantes, qui défend énergiquement sa communauté, a assisté à deux ou trois cours qui lui ont permis de faire le lien entre la négation des pensionnats et l'antisémitisme et la négation de l'Holocauste. Le problème est que, sur les campus universitaires, très peu de gens parlent ouvertement de ces problèmes, que ce soit la négation de l'Holocauste ou la négation des pensionnats, et leur voix est étouffée par ce qui se passe sur les réseaux sociaux et dans la société en général. Vous pouvez découvrir ces histoires et comprendre le phénomène si vous rencontrez la bonne personne

and take the right course, you're finding more about these stories and you're understanding what this phenomenon is. But it's very shallow in some places, and people need to learn more in order to understand that connection.

Ms. Walker: Arguably, it belongs in a much earlier level of education where people understand what data is, how to use it and how to understand a question. Going to TikTok is probably not your best first step. That needs to happen with six-year-olds and ten-year-olds. They need to be educated about history in a way that is clearly not happening. You said earlier that you learned about this in school, so what happened? I don't know, but something happened, and it's not getting centred the way it should be.

Senator Senior: I want to pick up on something and make a few linkages in terms of the transition into university of much younger students now than we've had in the past. Maybe I'm being very Ontario-centric, but kids are entering university at 16 or 17 years old as opposed to back in my day. I'm trying to make that linkage with deep ignorance and a generation of young people, who, as you said, go to social media before anything else and who tend to believe what they see and hear on social media and do not necessarily take in what formal educational or news sources tell them. We have that as an issue. Then I'm wondering about the difference between teaching undergrads and graduates. Do you see a difference there? Finally, I'm also thinking about the huge rise that happened during the pandemic of many -isms and how that has come into play.

Ms. Butler: The first piece I would like us to think about, because this is about Canada, not just Ontario, is that the problem is from coast to coast to coast. It's in Nunavut, the territories — it's everywhere. There's a lack of people who are able to teach about these issues based on history and evidence at all of our institutions. We need to think about whether this is something important that should be taught at our universities and colleges. We have to think about what it is that students don't have access to during that education because there isn't a faculty member that can teach it or there is no course being offered. We are seeing the need for Holocaust courses across Canada at the university level, and we're always fighting to keep them. When they exist, they tend to fill up, but we don't always have people who can teach them. There are practical operational issues around this that we need to think about. Whether there is a commitment to Holocaust education, a commitment to teaching about residential schools or a commitment to teaching about the history of anti-Black racism in Canada — we need to think about all of that.

Ms. Walker: As an aside, one of the other problems we are seeing very recently is that students will try to shut down speakers who might have a point of view they don't agree with. There was an incident at the University of Calgary a few weeks

et assistez au bon cours. Mais ces connaissances sont superficielles chez certains groupes, et les gens doivent en savoir plus sur le sujet pour faire ces liens.

Mme Walker : Cela devrait donc être fait beaucoup plus tôt dans le cheminement des élèves, lorsqu'ils apprennent ce que sont les données, la manière de les utiliser et la manière de comprendre une question. Ouvrir TikTok n'est probablement pas une bonne première étape. Cela doit être fait chez les enfants de six et de dix ans. Nous devons leur enseigner l'histoire, puisqu'on ne le fait clairement pas de la bonne façon présentement. Vous avez mentionné plus tôt avoir appris cela à l'école, alors qu'est-il arrivé? Je ne comprends pas, mais quelque chose est arrivé, et ce n'est pas enseigné comme cela devrait l'être.

La sénatrice Senior : J'aimerais revenir sur ces liens et sur le fait que les étudiants universitaires sont beaucoup plus jeunes qu'avant. Peut-être que je me concentre trop sur l'Ontario, mais aujourd'hui, les jeunes qui entrent à l'université ont 16 ou 17 ans, ce n'est pas comme dans mon temps. J'essaie de montrer le lien entre cette profonde ignorance et une génération de jeunes qui, comme vous l'avez dit, privilégient avant tout les réseaux sociaux et croient tout ce qui se dit sur ces plateformes, au détriment de ce qu'ils apprennent à l'école dans les nouvelles. C'est un problème. Je me demande aussi quelle est la différence entre enseigner à des étudiants de premier cycle et enseigner à des étudiants diplômés. Y a-t-il une différence? Pour finir, je pense également à la montée des mots en « -isme » pendant la pandémie et à ses origines.

Mme Butler : Pour répondre à la première partie de votre question, nous devons reconnaître que, puisque nous sommes au Canada, le problème se manifeste d'un océan à l'autre, et non pas seulement en Ontario. Il se manifeste au Nunavut, dans les territoires, partout. Tous nos établissements manquent cruellement d'enseignants capables d'enseigner ces questions en se fondant sur l'histoire et les données probantes. Nous devons réfléchir et décider si cela devrait être enseigné dans les universités, les cégeps et les collèges. Nous devons penser aux connaissances dont les étudiants seront privés en raison du manque de professeurs ou du manque de cours sur le sujet. Il faut des cours sur l'Holocauste dans toutes les universités canadiennes, et nous devons nous battre pour garder ceux qui existent. Lorsque ces cours sont offerts, ils sont populaires, mais nous n'avons pas toujours de personnes qualifiées pour les enseigner. Nous devons tenir compte des problèmes opérationnels pratiques. Si nous nous engageons à offrir des cours sur l'Holocauste, sur les pensionnats ou sur le racisme anti-Noirs, au Canada, nous devons tenir compte de tout cela.

Mme Walker : En passant, un autre problème que nous voyons très fréquemment, c'est que les étudiants tenteront de faire taire les invités qui n'ont peut-être pas la même opinion qu'eux. Il y a eu un incident il y a quelques semaines à

ago of the students having brought drums. They were screaming and trying to stop a person from speaking. There was another event at McGill where they had to shut the event down because they were receiving death threats to all sorts of people in the university community, such as the president, in addition to the speaker himself. They moved it to Zoom and put him in an undisclosed location so he could speak.

We are living in a strange time where people imagine that a person with deep expertise and knowledge can simply be drowned out with drums and screaming, “Zionists, whatever, whatever — this person should not have been allowed to be here.” That goes back to institutional neutrality and the freedom of expression, as well as civility, where we seem to be in a bad moment where that is what is happening.

Somehow, students are not being educated about what one does in university. You’re free to disagree, bring another speaker and ask hard questions — all of those are really good choices. Screaming and banging a drum so that no one can hear what a person is saying is not such a good strategy. We need to shift things so that universities become places of vibrant debate and intellectual engagement and where folks are listening with some degree of empathy to points of view you don’t agree with.

Senator Senior: Are you seeing that difference between undergrads and grads?

Ms. Butler: I think what happens at the graduate level is that you have people who are studying what they are already interested in and committed to. If you have someone who is interested in studying anti-Semitism, they have probably thought very deeply about anti-Semitism as well as other hatreds and bigotry.

The other thing I’m thinking about in terms of the university context is this idea of civil discourse. We need to find ways to speak with each other. Professor Walker and I were together at a seminar on anti-Semitism. One of the speakers talked about the need to tell our stories with kindness. That means that when you tell a story of your own experience, you leave room for the other person’s story. So if I’m speaking about anti-Semitism, I leave room for experiences of Islamophobia, anti-Black racism and the denial of residential schools — whatever the issues are. Those tools of being together in community at our universities have been lost, but they are being lost in the high schools and the elementary schools as well. My son is in high school. My friends have kids in elementary schools. Those kids are shutting down conversations too. This is a skill our entire country needs to strengthen.

l’Université de Calgary où des étudiants avaient apporté des tambours. Ils criaient et tentaient d’empêcher quelqu’un de parler. Il y a eu un autre incident à McGill; il a fallu mettre fin à un événement parce que les organisateurs recevaient des menaces de mort visant toutes sortes de personnes de la communauté universitaire, comme le président, en plus de l’invité lui-même. Ils ont fait l’événement sur Zoom, à partir d’un endroit secret, pour que l’invité puisse faire son discours.

Nous vivons à une drôle d’époque, où les gens pensent qu’une personne qui a beaucoup d’expertise et de connaissances peut simplement être étouffée par des tambours et des cris, « Sionistes, et ceci, et cela... On n’aurait pas dû accepter cette personne ici. » C’est une question de neutralité institutionnelle et de liberté d’expression, ainsi que de civilité, et on semble naviguer en eaux troubles.

Pour une raison que j’ignore, les étudiants ne semblent pas renseignés sur ce que les gens font, à l’université. Vous avez le droit de ne pas être d’accord, d’inviter un autre conférencier, de poser des questions difficiles; ce sont tous de très bons choix. Crier et frapper sur des tambours afin que personne ne puisse entendre ce qu’une autre personne dit n’est pas une si bonne stratégie. Nous devons faire changer les choses afin que les universités deviennent des lieux de débats animés et d’engagement intellectuel, où les gens écoutent avec une certaine empathie les opinions qui ne rejoignent pas les leurs.

La sénatrice Senior : Voyez-vous une différence entre les étudiants du premier cycle et les étudiants des cycles supérieurs?

Mme Butler : Je pense que ce qui se passe, au deuxième cycle, c’est que l’on parle de gens qui étudient un sujet qui les intéresse et les mobilise déjà. Si quelqu’un veut étudier l’antisémitisme, il a déjà probablement beaucoup réfléchi à l’antisémitisme et aux autres formes de haine et de sectarisme.

L’autre chose à laquelle je pense dans le contexte universitaire, c’est la notion de discours civil. Nous devons trouver des façons d’échanger les uns avec les autres. Mme Walker et moi avons participé ensemble à un séminaire sur l’antisémitisme. Un des invités a parlé du besoin de raconter nos histoires avec bienveillance. Cela veut dire que, quand vous racontez une histoire sur ce que vous avez vécu, vous laissez de la place aux autres pour qu’ils racontent leur propre histoire. Donc, si je parle de l’antisémitisme, je laisse de la place à ceux qui ont vécu de l’islamophobie, du racisme anti-Noirs, à ceux qui se sont fait dire que les incidents dans les pensionnats ne se sont jamais produits; l’enjeu importe peu. Les outils qui nous permettent de nous rassembler dans une communauté universitaire ont été perdus, mais on les perd aussi dans les écoles secondaires et les écoles primaires. Mon fils fréquente l’école secondaire. Mes amis ont des enfants qui fréquentent l’école primaire. Ces enfants empêchent aussi les conversations. C’est une compétence que tout le pays doit améliorer.

Senator Ataullahjan: You talked about conversations being shut down. I find that in my experience, also. When you talked about anti-Semitism, anti-Black racism, Islamophobia and residential schools, I find there is always a certain group that doesn't like to hear that, and you get a rolling of the eyes. You feel the same thing is beginning to happen on campuses. Universities are places where discussions took place in a civilized manner. Maybe "civilized" is not the right word to use — I take that back — but where debate was encouraged, let us say. Do you find that is lacking now?

Ms. Butler: I was speaking to a member who teaches in the social work field at a university not in Ontario, and she talked about anti-Semitism in the course but in the context of many other -isms. As she talked about anti-Semitism, some of her students walked out. That option of walking out, banging a drum or chanting so loudly that you can't be heard is seen as the strongest statement of where your sense of social justice is. I wish we could turn to a place where we actually were listening to each other. It's been many years since universities encouraged and modelled that civil discourse.

The Deputy Chair: Colleagues, that brings this panel to an end. Dr. Walker and Dr. Butler, on behalf of the committee, I want to sincerely thank you for taking the time to appear before us today and sharing your testimony. It has been very helpful to our deliberations and to this study.

Senator Salma Ataullahjan (Chair) in the chair.

The Chair: With us at the table, we have Ira Robinson, Distinguished Professor Emeritus, Department of Religions and Cultures at Concordia University. I now invite Dr. Robinson to make his presentation.

Ira Robinson, Distinguished Professor Emeritus, Department of Religions and Cultures, Concordia University, as an individual: Madam Chair, honourable senators, thank you for inviting me to appear before this committee.

I will briefly introduce myself. I retired three years ago after an academic career at Concordia University lasting 42 years. My scholarly expertise is in the field of Jewish studies. More specifically, much of my study, teaching, research and publication over the period of approximately half a century has been in the area of Judaism and the Jewish community in Canada, and, more generally, the Jewish community in North America.

La sénatrice Ataullahjan : Vous avez parlé de conversations interrompues. J'ai vécu cela, moi aussi. Vous avez parlé d'antisémitisme, de racisme anti-Noirs, d'islamophobie et des pensionnats, et je pense qu'il y a toujours un certain groupe qui n'aime pas en entendre parler, et vous voyez des gens lever les yeux au ciel. Vous avez l'impression que la même chose commence à se produire sur les campus. Il se tenait autrefois des discussions civilisées, à l'université. Peut-être que « civilisés » n'est pas le bon terme — je retire mes propos —, mais c'était un endroit où on encourageait les débats, disons. Avez-vous l'impression que ce n'est plus le cas?

Mme Butler : Je parlais à une personne qui enseigne dans le domaine du travail social, à l'université, mais pas en Ontario, et elle a parlé d'antisémitisme dans son cours, dans le contexte des autres mots qui finissent en « -isme ». Quand elle a parlé d'antisémitisme, certains de ses étudiants sont sortis de la classe. Cette option, sortir, frapper sur des tambours ou scander des slogans si fort que personne ne peut être entendu, est perçue comme étant la meilleure déclaration qui soit sur votre sens de la justice sociale. J'aimerais que l'on puisse se retrouver dans un lieu où nous nous écoutons vraiment les uns les autres. Cela fait des années que les universités n'ont pas encouragé ni utilisé ce genre de discours civilisé.

La vice-présidente : Chers collègues, nous sommes maintenant rendus à la fin du temps alloué pour ce groupe de témoins. Madame Walker, et madame Butler, au nom de notre comité, j'aimerais vraiment vous remercier d'avoir pris le temps de comparaître devant nous aujourd'hui et d'avoir fourni un témoignage. Cela a été très utile dans le cadre de nos délibérations et de cette étude.

La sénatrice Salma Ataullahjan (présidente) occupe le fauteuil.

La présidente : Avec nous, ici présent, nous accueillons M. Ira Robinson, professeur émérite distingué, Département des religions et des cultures, Université Concordia. J'invite maintenant M. Robinson à présenter son exposé.

Ira Robinson, professeur émérite distingué, Département des religions et des cultures, Université Concordia, à titre personnel : Madame la présidente, honorables sénatrices et sénateurs, merci de m'avoir invité à comparaître devant votre comité.

Je vais me présenter brièvement. J'ai pris ma retraite il y a trois ans après une carrière de 42 ans à l'Université Concordia. Je suis spécialiste des études juives. Plus précisément, au cours de ma carrière de presque 50 ans, la majeure partie de mes études, de mon enseignement, de mes recherches et de mes publications concernaient le judaïsme et la communauté juive du Canada, et plus globalement la communauté juive de l'Amérique du Nord.

My chief claim to your attention is my book, *A History of Antisemitism in Canada*, published in 2015, which remains the most comprehensive guide to the phenomenon of anti-Semitism in Canada to date. Since the book has been published, I have continued to pay attention to the issue, and I have a personal archive that I am constantly adding to with print and electronic publications on the subject. I have been actively working in the last few months on two forthcoming publications: the chapter on Canada in the forthcoming *Cambridge History of Antisemitism* and a supplement to my 2015 book.

Scholar Jeffrey Herf has stated in a recent book published in 2023 that anti-Semitism currently contains no ideas that have not been often expressed from the mid-20th century on. I find that to be true. Nonetheless, many if not most Jewish Canadians feel that their situation has changed for the worse after October 7, 2023. The reason is that, previously, their experience has not always or often been first-hand.

My colleague Professor Harold Troper wrote in the 1990s that his Jewish students' experience of anti-Semitism was mostly at second or third hand. It is hardly credible today to say that Jewish-Canadian university students' experience of anti-Semitism could be dismissed in this way.

On the contrary, the 2023 report of Ayelet Kuper, the University of Toronto Faculty of Medicine's Senior Advisor on anti-Semitism, indicates that she personally has actively tried to hide her Jewish identity outside the Jewish community, including at the University of Toronto, because of anti-Semitism there. Kuper is not alone in her concerns and her actions.

Canadian universities in the past academic year, including my own university Concordia, have served as a major lightning rod for anti-Semitic manifestations, and these manifestations have adversely affected both Jews and other members of university communities who openly identify with Israel. As has been said by a previous witness, this includes the vast majority of Jewish Canadians. It has as well affected the smooth functioning of universities and, indeed, of Canadian society as a whole.

Law enforcement authorities have struggled to uphold the free speech rights of anti-Israel demonstrators while finding themselves unable to deal with the situation as Jewish schools in Montreal and Toronto have been damaged by gunshots and Molotov cocktails and synagogues and other Jewish institutions have received bomb threats.

Despite the rampant nature of these phenomena, a July 2024 article in *The Globe and Mail* by Michael Geist speaks of Jewish Canadians who have discovered that other Canadians often respond to their increased concerns about anti-Semitism with disbelief and denial. Geist cites many examples of this disbelief,

Si vous me connaissez, ce sera sans doute à cause de mon livre, *A History of Antisemitism in Canada*, qui concerne l'histoire de l'antisémitisme au Canada, publié en 2015, qui demeure à ce jour le guide le plus complet sur le phénomène de l'antisémitisme au Canada. Depuis la publication de ce livre, j'ai continué de porter attention à cet enjeu, et j'ajoute constamment des publications papier ou électroniques à ce sujet dans mes archives personnelles. Au cours des derniers mois, j'ai travaillé activement sur deux publications à venir : le chapitre sur le Canada qui se retrouvera dans *Cambridge History of Antisemitism*, et un ajout à mon livre publié en 2015.

L'universitaire Jeffrey Herf a déclaré dans un livre publié récemment, en 2023, que l'antisémitisme ne véhicule aucune idée qui n'a pas déjà été formulée depuis le milieu du XX^e siècle. Selon moi, c'est vrai. Malgré tout, la plupart des Canadiens juifs, sinon tous, ont l'impression que leur situation a changée pour le pire après le 7 octobre 2023 parce que, avant cela, ils n'avaient pas vécu eux-mêmes cette expérience.

Mon collègue, le professeur Harold Troper, a écrit dans les années 1990 que les expériences d'antisémitisme que vivaient les étudiants juifs étaient essentiellement de deuxième ou de troisième main. On ne peut pas dire de manière crédible que ce que vivent les étudiants universitaires canadiens juifs se résume à cela.

Au contraire, dans son rapport de 2023, Ayelet Kuper, conseillère principale en matière d'antisémitisme de la Faculté de médecine de l'Université de Toronto, dit qu'elle a personnellement tenté activement de cacher son identité juive à l'extérieur de la communauté juive, y compris à l'Université de Toronto, en raison de l'antisémitisme qui y a cours. Mme Kuper n'est pas la seule à être préoccupée et à avoir agi ainsi.

Au cours de la dernière année, les universités canadiennes, y compris ma propre université, l'Université de Concordia, ont fortement attiré les manifestations antisémites, et celles-ci ont eu des répercussions négatives sur les Juifs et d'autres membres des communautés universitaires qui s'identifient ouvertement avec Israël. Comme d'autres témoins l'ont dit, cela inclut la vaste majorité des Canadiens juifs. Cela s'est aussi répercuté sur le bon fonctionnement des universités, et effectivement, sur la société canadienne en général.

Les organismes d'application de la loi ont eu de la difficulté à faire respecter le droit à la liberté d'expression des manifestants anti-Israël et n'ont pas non plus été capables de gérer la situation des écoles juives de Montréal et de Toronto qui ont été la cible de coups de feu et de cocktails Molotov et des synagogues et autres institutions juives qui ont reçu des alertes à la bombe.

Malgré l'omniprésence de ces phénomènes, un article de Michael Geist paru en juillet 2024 dans le *Globe and Mail* traite des Canadiens juifs qui découvrent que les autres Canadiens réagissent souvent avec surprise et incrédulité quand ils leur disent être de plus en plus préoccupés par l'antisémitisme.

including institutional disbelief. For instance, recently the editors of Wikipedia have determined that the Anti-Defamation League, one of the premier agencies in the battle against anti-Semitism in North America, should not be considered a “reliable source” on anti-Semitism, largely due to its support of Israel.

Anti-Semitism in Canada is by all standards detrimental to the Canadian-Jewish community and to the human rights of the individual Jewish Canadians who are its members. I therefore commend the members of the Standing Senate Committee on Human Rights for giving proper attention to this issue.

Thank you.

The Chair: Thank you.

I’m going to do something which I normally never do, and that is asking you the first question. I’m just so interested in your work. You must have heard my question to the previous witnesses about the history of anti-Semitism — the longest hatred, as it is known. I know you talk about anti-Semitism in Canada, but would you be able to share some information with us about what is driving this? I’m not talking about now, because we all know what is driving it now, but where did it start and what was driving it?

Mr. Robinson: That is a large question, and I don’t have 24 hours to answer it, but I will try my best.

There are many religions and ideologies throughout history that have determined that standing between them and their ideal world are the Jews. This was true of Hitlerian Nazism. It remains true of Hamas. Once again, Hamas has a vision of a pure, wonderful Islamic society, only standing in between are the Jews.

Now, it has to be said that anti-Semitism is something that does not remain the same. It changes according to the way the world changes. For instance, in the Middle Ages, when religion was the ultimate authority, what amounts to anti-Semitism came from the basis of religion and religious texts such as the New Testament, for instance.

In the 19th century, the influence of religion in society declined, and what was rising was science. Science was the great progressive thing of the 19th century, and anti-Semitism built up a pseudoscience of “scientific racism” to explain why the Jews should be denied.

In our age, religion is not being foregrounded, and science is not being foregrounded. What is really important to us in our society is human rights, and anti-Semitism is being brought to

M. Geist donne de nombreux exemples de cette incrédulité, y compris au sein des institutions. Par exemple, récemment, les éditeurs de Wikipédia ont déterminé que l’Anti-Defamation League, l’une des premières organisations de lutte contre l’antisémitisme en Amérique du Nord, ne devrait pas être considérée comme une « source fiable » en ce qui concerne l’antisémitisme, principalement parce qu’elle appuie Israël.

Selon toutes les normes, l’antisémitisme au Canada nuit à la communauté juive canadienne et aux droits de la personne de chacun des Canadiens juifs qui font partie de cette communauté. Je recommande donc aux membres du Comité sénatorial permanent des droits de la personne de donner à ce dossier toute l’attention qu’il mérite.

Merci.

La présidente : Merci.

Je vais faire quelque chose que je ne fais jamais habituellement et vous poser la première question. Je suis vraiment intéressée par votre travail. Vous avez dû entendre la question que j’ai posée aux témoins précédents au sujet de l’histoire de l’antisémitisme; on dit que c’est la haine la plus longue jamais connue. Je sais que vous parlez de l’antisémitisme au Canada, mais pourriez-vous nous donner de l’information au sujet de ce qui l’anime? Je ne parle pas de ce qui l’anime à l’heure actuelle, parce que nous connaissons tous l’origine du conflit actuel; je suis plutôt intéressée par ce qui est à l’origine de cette haine et ce qui l’a maintenue.

M. Robinson : C’est une bonne question, et je n’ai pas toute une journée pour y répondre, mais je vais faire de mon mieux.

De nombreuses religions et idéologies au cours de l’histoire ont déterminé que ce qui se dressait entre elles et leur monde idéal, c’était les Juifs. C’était vrai pour le nazisme d’Hitler. C’est toujours vrai pour le Hamas. Encore une fois, le Hamas a une vision d’une société islamique pure et belle, et tout ce qui l’empêche d’atteindre cette vision, ce sont les Juifs.

Maintenant, il faut souligner que l’antisémitisme est quelque chose qui change. Il change en fonction de la façon dont le monde change. Par exemple, au Moyen-Âge, quand la religion était l’autorité par excellence, ce que l’on peut qualifier d’antisémitisme était fondé sur la religion et les textes religieux comme le Nouveau Testament, par exemple.

Au XIX^e siècle, l’influence de la religion dans la société a diminué au profit de celle de la science. La science était la chose la plus progressiste, au XIX^e siècle, et l’antisémitisme a conçu une pseudoscience du « racisme scientifique » pour expliquer pourquoi les Juifs n’avaient pas leur place.

De nos jours, la religion n’est pas au premier plan, ni la science, d’ailleurs. Ce qui est vraiment important pour nous dans notre société, ce sont les droits de la personne, et l’antisémitisme

the fore in what I would consider to be a perversion of the idea that the Jews are responsible for denial of, for instance, Palestinian human rights.

Now, once again, this is a long story, and it is a very involved story. Looking at anti-Judaism and anti-Semitism from what historians would call the *longue durée*, one can see both continuity and change.

When I mentioned the book by Jeffrey Herf, he is absolutely right that there is nothing that is being brought to the fore now that we didn't find a century ago. In fact, there was Holocaust denial before the Holocaust. In the 1930s, in Canada, leaders of the Social Credit movement in Alberta were saying that Jews are faking the persecution of Jews in Germany for their own benefit. There was denial of Jewish persecution in Germany in the face of much press coverage in North America that this was the case.

The Chair: Like you said, you could talk about it for 24 hours.

Mr. Robinson: I don't have anything to do until 6:00 a.m. tomorrow morning, but I think you perhaps do.

The Chair: I think judging by the weather outside, some of the senators might want to be out of here.

Senator Arnot: Professor Robinson, I'm going to give you a chance to expound some more here, which is good. You have extensive research in Canadian Jewish history, and you have documented patterns of anti-Semitism. Would you please describe some of these patterns — you already have a little bit — and could you also describe what you believe are the most enduring sources of anti-Semitism, the common denominators in the Canadian context, and how they have evolved or adapted in recent years?

Mr. Robinson: One of the key and probably most striking continuities in the history of anti-Semitism in general, but in Canada specifically, is the fact that anti-Semites do not wish to identify as such. One of the more interesting things I got to do in my history of anti-Semitism in Canada was to allow anti-Semites to explain to the reader why they are not anti-Semites. In Ontario, in the 19th century, there was the quite renowned public intellectual Robertson Smith, who was a really important intellectual influence on the future Prime Minister of Canada, Mackenzie King, and who absolutely denied that he had any sort of prejudice. He just said, "Jews are bad, and it is a fact. I'm not prejudiced."

There are many aspects to anti-Semitism in Canada, and one of the more important things that I think served to make Jews different for other Canadians was the vision the Canadian

est mis de l'avant dans ce que j'appellerais une perversion de l'idée que les Juifs sont responsables, par exemple, du déni des droits humains des Palestiniens.

Maintenant, encore une fois, c'est une longue histoire, et c'est une histoire très complexe. Si on examinait l'antijudaïsme et l'antisémitisme du point de vue que les historiens appellent la *longue durée*, on verrait une continuité et des changements.

Quand j'ai mentionné le livre de Jeffrey Herf... Il a absolument raison de dire que rien n'est à l'avant-plan actuellement qui ne l'était pas il y a 100 ans. En fait, on a nié l'Holocauste avant que l'Holocauste se produise. Dans les années 1930, au Canada, des chefs du mouvement du Crédit social en Alberta disaient que les Juifs inventaient la persécution des Juifs en Allemagne parce que c'était dans leur intérêt. On niait que les Juifs étaient persécutés en Allemagne même si la couverture médiatique en Amérique du Nord montrait que c'était le cas.

La présidente : Comme vous l'avez dit, vous pourriez en parler toute la journée.

M. Robinson : Je n'ai rien à faire avant 6 heures, demain matin, mais peut-être que vous avez quelque chose.

La présidente : Je crois que, compte tenu de la température, dehors, certains sénateurs voudraient sortir d'ici.

Le sénateur Arnot : Monsieur Robinson, je vais vous donner la chance de vous étendre plus sur le sujet, ce qui est bon. Vous avez fait des recherches approfondies sur l'histoire des Canadiens juifs, et vous avez documenté les tendances de l'antisémitisme. Pourriez-vous décrire certaines de ces tendances — vous l'avez déjà fait brièvement — et pourriez-vous aussi décrire les sources d'antisémitisme les plus persistantes, selon vous, les dénominateurs communs dans le contexte canadien et la façon dont ils ont évolué ou se sont adaptés au cours des dernières années?

M. Robinson : Une des clés, et un aspect important des plus tenaces dans l'histoire de l'antisémitisme en général, mais surtout au Canada, c'est le fait que les antisémites ne souhaitent pas s'identifier ainsi. Une des choses les plus intéressantes qu'il m'a été donné de faire, dans le cadre de mes recherches sur l'histoire de l'antisémitisme au Canada, a été de permettre aux antisémites d'expliquer au lecteur pourquoi ils n'étaient pas antisémites. En Ontario, au XIX^e siècle, Robertson Smith, un intellectuel public renommé et qui a eu une influence intellectuelle importante sur le futur premier ministre du Canada, Mackenzie King, niait catégoriquement avoir une quelconque forme de préjugé. Il disait tout simplement que « les Juifs sont mauvais, et c'est un fait. Ce n'est pas un préjugé. »

L'antisémitisme au Canada comporte de nombreux aspects, et l'une des choses les plus importantes qui, selon moi, a fait en sorte que les Juifs ont été perçus différemment des autres

political leaders had of Canada in the 19th and early 20th century. For instance, both in Quebec and in English Canada, there was an agrarian ideal. Good Canadians are farmers. We do not want immigrants to come to large cities and become part of an urban proletariat; we want farmers to come — preferably from the British Isles, of course, but farmers. Jews established agricultural colonies in Saskatchewan particularly but in other places in Quebec and Manitoba, all over the place; nonetheless, most Jews were urbanites.

The second issue was that Canada saw itself as divided into, of course, what MacLennan called the two solitudes, French Quebecers and English Canadians — French Quebec and English Canada — and Jews were neither French nor English speakers. They were neither Protestant nor Catholic, though for educational purposes, in Montreal, they were educated in the Protestant school system, with whatever difficulty. There is a long story to that too. Anyway, that is, in a very brief way, a highlight.

Senator Arnot: It is important to set that historical context. It is part of the foundation of the report that we need to do, in my opinion. I appreciate your advice. Thank you.

Senator Bernard: Dr. Robinson, thank you for being here.

You have an impressive body of work on the history of anti-Semitism in Canada. I'm wondering if you have explored intersectionality in your work and how experiences are different depending on one's social location.

Mr. Robinson: There are many theoretical bases on which the Canadian academy likes to classify. Intersectionality is one of them. There are many theoretical bases that are quite popular and widespread within the social sciences and humanities in Canadian universities and elsewhere. What happens is that theories are taken beyond, in my opinion, where they can carry. Theory, at its best, is brilliantly illuminating. At its worst, it distorts, because it channels people's thinking in certain channels or in certain directions.

The phenomenon of anti-Semitism that I study and, more generally, the phenomenon of the Jewish-Canadian community, which I also study, is one which is, in a certain way, *sui generis*. It is a special case that needs to be engaged with within its specificities and peculiarities. A too-rigid adherence to theoretical doctrine, in my opinion, works to the detriment of a fuller understanding.

Therefore, what happens is that intersectionality, which ultimately says that everything is connected, in itself, is a quite reasonable idea, and yet a too-rigid adherence to intersectionality, in the hands of anti-Zionist academics, somehow leads to a blanket denial of Israel.

Canadiens, c'est la vision du Canada qu'entretenaient les leaders politiques canadiens au XIX^e siècle et au début du XX^e. Par exemple, tant au Québec que dans le Canada anglais, il y avait un idéal agraire. Les bons Canadiens sont agriculteurs. Nous ne voulons pas d'immigrants dans les grandes villes et nous ne voulons pas qu'ils fassent partie d'un prolétariat urbain; nous voulons des agriculteurs, préférablement des îles Britanniques, bien entendu, mais des agriculteurs. Les Juifs ont établi des colonies agricoles principalement en Saskatchewan, mais aussi à d'autres endroits, au Québec et au Manitoba, partout; quoi qu'il en soit, la plupart des Juifs étaient citoyens.

Le deuxième problème était que le Canada se considérait comme un pays divisé, bien entendu, en ce que MacLennan appelait les deux solitudes, les Québécois francophones et les Canadiens anglophones — le Québec francophone et le Canada anglais — et les Juifs n'étaient ni francophones ni anglophones. Ils n'étaient ni protestants ni catholiques, bien que, aux fins de l'éducation, à Montréal, ils ont été éduqués dans le système scolaire protestant, avec certaines difficultés. C'est une longue histoire. Quoi qu'il en soit, il s'agit là, sommairement, d'un aperçu.

Le sénateur Arnot : Il est important d'établir le contexte historique. Cela fait partie des fondements du rapport que nous devons produire, selon moi. J'apprécie votre conseil. Merci.

La sénatrice Bernard : Monsieur Robinson, merci d'être là.

Votre travail sur l'histoire de l'antisémitisme au Canada est impressionnant. Je me demandais si vous aviez exploré l'intersectionnalité dans votre travail et la façon dont les expériences sont différentes selon la situation sociale.

M. Robinson : Il y a de nombreuses théories auxquelles les universitaires canadiens aiment se rattacher. L'intersectionnalité en est une. De nombreuses théories sont très populaires et répandues en sciences sociales et humaines dans les universités du Canada et d'ailleurs. Ce qui se passe, c'est que les théories sont poussées au-delà, à mon avis, de ce qu'elles peuvent porter. Une théorie, dans le meilleur des cas, éclaire de brillante façon. Dans le pire des cas, elle déforme, parce qu'elle oriente les réflexions des gens vers certaines voies ou certaines directions.

Le phénomène de l'antisémitisme que j'étudie, plus généralement, le phénomène de la communauté juive canadienne, que j'étudie aussi, est, d'une certaine façon, *sui generis*. C'est un cas particulier qui doit être examiné dans ses spécificités et ses particularités. Une adhésion trop rigide à la doctrine théorique va, selon moi, à l'encontre d'une compréhension plus complète.

Par conséquent, ce qui se passe, c'est que l'intersectionnalité, qui dit ultimement que tout est lié, en soi, est une idée assez raisonnable, et pourtant une adhésion trop rigide à l'intersectionnalité, dans les mains d'universitaires anti-zionistes, conduit en quelque sorte à un déni général d'Israël.

Another example I will take is from the Critical Whiteness Studies. Indeed, it is true that people who were legally considered to be White people were privileged. That is the absolute basis of truth upon which Critical White Studies begins, and yet as the literature of White studies develops, we find — particularly in the study in the United States — that it's not merely that Jews were slave owners in a society where White people owned enslaved people; somehow, it turns out that Jews, a small minority of people, were somehow the linchpin and instigators of slavery. Once again, theory can be brilliantly illuminating. Sometimes, in practice, it is less so.

Senator Ataullahjan: I should have mentioned that senators have five minutes for questions and the answers. We will begin now.

Senator Osler: My question is on the role of education to combat anti-Semitism and all forms of hatred. I was struck by our last panel. The two professors spoke about university students they have taught who have firm Holocaust denial beliefs. I recognize that education is provincial and territorial jurisdiction, but do you have any data on Holocaust education in Canadian schools? Has the curricula changed over time? Are there standards in terms of what should be taught? Are there enough efforts around education in schools and on teaching the teachers?

Mr. Robinson: There have been quite significant efforts in terms of educating the public about the Holocaust and anti-Semitism. One of the large factors in this has been the founding, starting in the late twentieth century, of Holocaust museums in Montreal, Vancouver and across this country. These are not mere museums; they have in their mission statements to bring in as many students, whether primary or secondary.

There are efforts beyond the Holocaust centres. I myself went to public school grades 4 and 5, for instance, to talk about it. Once again, it requires great forethought. How does one talk to grade 4 and 5 students? There are ways to do it. No one is perfect, and certainly I do not consider myself to be the last word in Holocaust education. There are lots of individuals at all educational levels who are thinking about this thought. Yet, we see that the issue does not rest.

Senator Osler: Thank you.

Un autre exemple que je donnerais est celui des études critiques de la blancheur. En effet, il est vrai que les personnes qui étaient légalement considérées comme des Blancs étaient privilégiées. C'est la base absolue de la vérité sur laquelle se fondent les études critiques de la blancheur, et pourtant, à mesure que les documents des études sur la blancheur se multiplient, nous constatons — particulièrement dans les études aux États-Unis — que la question n'est pas seulement que les Juifs possédaient des esclaves dans une société où les Blancs possédaient des esclaves; d'une certaine façon, il se trouve que les Juifs, une petite minorité de personnes, avaient en quelque sorte été le pivot et les instigateurs de l'esclavage. Encore une fois, la théorie peut être brillante et éclairante. Parfois, en pratique, elle l'est moins.

La sénatrice Ataullahjan : J'aurais dû mentionner que les sénateurs ont cinq minutes pour les questions et les réponses. Cela commence maintenant.

La sénatrice Osler : Ma question porte sur le rôle de l'éducation dans la lutte contre l'antisémitisme et toutes les formes de haine. Quelque chose m'a frappée dans notre dernier groupe de témoins. Les deux professeurs ont parlé d'étudiants universitaires à qui ils ont enseigné qui nient fermement l'existence de l'Holocauste. Je reconnais que l'éducation relève de la compétence des provinces et des territoires, mais avez-vous des données sur l'enseignement de l'Holocauste dans les écoles canadiennes? Les programmes ont-ils changé au fil du temps? Y a-t-il des normes sur ce qui doit être enseigné? Les efforts déployés pour l'éducation dans les écoles et la formation des enseignants sont-ils suffisants?

M. Robinson : On a fait des efforts importants pour sensibiliser le public à l'Holocauste et à l'antisémitisme. Un des facteurs les plus déterminants a été l'ouverture, à partir de la fin du XX^e siècle, de musées de l'Holocauste à Montréal, à Vancouver et dans tout le pays. Ce ne sont pas que de simples musées; leur mission est d'accueillir le plus grand nombre d'élèves, qu'ils soient du primaire ou du secondaire.

On déploie des efforts déployés en dehors des centres de l'Holocauste. Je suis moi-même allé dans des écoles publiques, dans des classes de 4^e et de 5^e années, par exemple, pour parler de l'Holocauste. Encore une fois, cela demande énormément de préparation. Comment parle-t-on à des élèves de 4^e et de 5^e années? Il y a des façons de faire. Personne n'est parfait, et je ne me considère certainement pas comme une autorité en matière d'enseignement sur l'Holocauste. De nombreuses personnes, à tous les niveaux de l'enseignement, réfléchissent à cette question. Pourtant, nous constatons que la question n'est pas réglée.

La sénatrice Osler : Merci.

Senator Senior: I'm not quite sure I've gotten this question right, but I will take a stab at it because it's something that I've been observing, and I'm trying to understand the role it plays in terms of anti-Semitism. There is a seeming link between what I would call the "Christian right," so to speak, in Canada and the U.S. — very strongly in the U.S. — and strong support of Israel. My observation is questioning whether they are fighters of anti-Semitism as well. Do you understand what I'm saying?

Mr. Robinson: Yes, I do. Once again, there is the short answer and then there's the real answer. The real answer is not short and simple; it's long and complex, I'm afraid. That is because people make the mistake of thinking of the Christian right, whether in Canada or the United States, as a simple bloc. It is anything but simple. There's a very recent book on American Evangelical Christians in the United States that shows that there are, in fact, many facets to Evangelical Christianity in the United States, which certainly do include strong support for Israel by many, but it also includes significant support for the Palestinian cause.

As a simple generalization, I would say that many people who are motivated to be religious Christians in one way or another, not merely Protestant but Catholic and Orthodox, committed Christians, have a large tendency to be supportive of Israel in the present day, always with exceptions, and the exceptions have always been the case. Once again, as a broad generalization, the more liberal Christianities tend to be, relatively speaking, more critical of Israel.

Senator Senior: Speaking again in generalizations, I get the distinction, because there is nothing that is broken down in such simple terms, but the impression I've gotten is that the support for Israel doesn't necessarily translate into being supportive of work against anti-Semitism.

Mr. Robinson: Once again, I can make no blanket statements, and I will not make any blanket statements. What I will say, however, is that religiously committed Christians are a large source of non-Jewish allies of the Jewish community.

The Chair: It raises another question for us, professor, when you say that you find that liberal Christians support Palestine. When we talk about Palestine and Palestinians, we're not only talking about Muslims, right? There are Christian Palestinians, and there are people of other faiths also. Do you think that might have something to do with it?

Mr. Robinson: Certainly, Palestinian Christians are a factor. They are beleaguered from many sides because, on the one hand, they are Palestinians facing Israel with all the tensions involved there, but they are also Christians in a Palestinian population that is more and more Muslim, and not merely Muslim because they were born Muslim but Muslim in the terms of their societal vision. Hamas, for instance, as an example, is a Muslim movement that looks for the ultimate triumph of Islam and is,

La sénatrice Senior : Je ne suis pas certaine d'avoir bien formulé la question, mais je vais quand même la poser, parce que c'est un phénomène que j'ai observé et que j'essaie de comprendre le rôle qu'il joue dans l'antisémitisme. Il semble y avoir un lien entre ce que j'appellerais la « droite chrétienne », pour ainsi dire, au Canada et aux États-Unis — très marquée aux États-Unis — et un fort soutien à Israël. Mon observation, ma question, vise à savoir si ces gens combattent également l'antisémitisme. Comprenez-vous ce que je dis?

M. Robinson : Oui, je comprends. Encore une fois, il y a la réponse courte et puis il y a la vraie réponse. La vraie réponse n'est ni courte ni simple; elle est longue et complexe, je le crains. C'est parce que les gens font l'erreur de croire que la droite chrétienne, que ce soit au Canada ou aux États-Unis, forme un bloc. C'est tout sauf un bloc. Selon un ouvrage récent sur les chrétiens évangéliques américains, le christianisme évangélique aux États-Unis comporte en fait de nombreuses facettes parmi lesquelles figure assurément un fort soutien à Israël, dans de nombreux groupes, mais aussi un soutien important à la cause palestinienne.

Si je voulais généraliser, je dirais que de nombreuses personnes qui sont motivées à être des chrétiens religieux d'une manière ou d'une autre, pas seulement des protestants, mais aussi des catholiques et des orthodoxes, des chrétiens dévoués, ont largement tendance à soutenir Israël, aujourd'hui, à quelques exceptions près, mais les exceptions ont toujours existé. Encore une fois, pour généraliser, les chrétiens plus libéraux ont tendance à être relativement plus critiques d'Israël.

La sénatrice Senior : Pour parler encore en termes généraux, je comprends la distinction, car il n'y a rien qui puisse être déconstruit en termes aussi simples, mais j'ai eu l'impression que le soutien à Israël ne se traduit pas nécessairement par un soutien à la lutte contre l'antisémitisme.

M. Robinson : Encore une fois, je ne peux pas faire de déclaration générale et je n'en ferai pas. Cependant, ce que je dirai, c'est que les chrétiens dévoués sont une source importante d'alliés non juifs de la communauté juive.

La présidente : Cela soulève une autre question pour nous, monsieur, lorsque vous dites que selon vous les chrétiens libéraux soutiennent la Palestine. Quand nous parlons de la Palestine et des Palestiniens, nous ne parlons pas seulement de musulmans, n'est-ce pas? Il y a des Palestiniens chrétiens et des personnes d'autres confessions. Croyez-vous qu'il y ait un lien?

M. Robinson : Assurément, les chrétiens palestiniens sont un facteur. Ils sont assiégés de toutes parts puisque, d'un côté, ce sont des Palestiniens confrontés à Israël, avec toutes les tensions que cela suppose, mais ce sont aussi des chrétiens au sein d'une population palestinienne de plus en plus musulmane, et non pas musulmane seulement parce qu'elle est née musulmane, mais musulmane de par sa vision de la société. Le Hamas,

therefore, in somewhat tension with Orthodox or Catholic or, indeed, Protestant Palestinians whose community is, as a percentage of the Palestinian population, dwindling. Once again, that's a large and an extremely fraught subject, but this is part of it.

The Chair: Your specialty is Canadian anti-Semitism. You briefly mentioned that, in the 1930s in Alberta, you saw a rise of anti-Semitism. What happened then? After the Second World War, where did it go? Did it quiet down?

Mr. Robinson: The short answer is that anti-Semitism did not quiet down. In fact, the period after the Second World War, from 1945 to the early 1950s, was a continuation of the restriction of Jewish immigration into Canada made famous by the book *None Is Too Many* by Abella and Troper. The revelation of the systematic destruction of European Jewry did not change that immediately. It took until the late 1940s and into the early 1950s for the impact of this to get through and for Jewish refugees in Europe to be admitted into Canada in any appreciable numbers. So it does not quiet down then.

What happened, however, in the 1950s and especially into the 1960s was the discrediting of institutional racism in Canada. There was certainly not just racism against Jews — Asian Canadians, Black Canadians, First Nations, it need not be said — but starting in the 1950s and into the 1960s, institutionalized racism such as segregated schools or segregated neighbourhoods become illegal and were looked upon not merely as illegal but immoral. The quieting down of anti-Semitism in Canada in the 1950s and into the 1960s is part of a larger story and a larger evolution of Canadian society.

Once again, Canada is a society that has never stood still. It is always in an ongoing conversation, and this conversation can be very tense at times. It is an ongoing conversation which takes us from a period where Black Nova Scotians needed to go up to the balcony of the cinema to watch the movies. Canada does not stand still. It evolves, and it evolves in conversation. Canadian conversations are not unidirectional. We are at a point in Canadian history where the conversation on Jews, particularly — not just Jews, but Jews in particular, this is what we're talking about — is going in a direction that I personally do not like, and I believe that most Canadians do not like.

par exemple, est un mouvement musulman qui vise le triomphe ultime de l'islam, et il y a un peu de tension dans ses relations avec les Palestiniens orthodoxes, catholiques ou protestants, dont le pourcentage dans la population palestinienne est en train de diminuer. Encore une fois, c'est un sujet vaste et très délicat, mais cela en fait partie.

La présidente : Vous êtes spécialiste de l'antisémitisme au Canada. Vous avez brièvement dit que, dans les années 1930, en Alberta, il y a eu une montée de l'antisémitisme. Que s'est-il passé? Après la Seconde Guerre mondiale, qu'est devenu l'antisémitisme? S'est-il calmé?

M. Robinson : Ma réponse courte est que l'antisémitisme ne s'est pas calmé. En fait, pendant la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, de 1945 jusqu'au début des années 1950, on a continué à limiter l'immigration juive au Canada, rendue célèbre par le livre de Abella et Troper, *None is Too Many*, que l'on pourrait traduire par « aucun, c'est déjà trop ». La révélation de la destruction systémique des Juifs d'Europe n'a pas immédiatement fait changer les choses. Il a fallu attendre la fin des années 1940 et le début des années 1950 pour que les répercussions de cette destruction soient comprises et pour que les réfugiés juifs d'Europe soient admis au Canada en nombres significatifs. L'antisémitisme ne s'est donc pas calmé à ce moment-là.

Cependant, ce qui s'est produit, dans les années 1950 et surtout dans les années 1960, c'est que le racisme institutionnel a été discrédité au Canada. Le racisme ne visait pas seulement les Juifs, — il visait aussi les Canadiens asiatiques, les Canadiens noirs, les Premières Nations, bien sûr inutile de le dire —, mais, à partir des années 1950 et jusque dans les années 1960, le racisme institutionnalisé, comme la ségrégation dans les écoles ou les quartiers, est devenu non seulement illégal, mais aussi immoral. La diminution de l'antisémitisme au Canada dans les années 1950 et 1960 fait partie de l'histoire et de l'évolution plus larges de la société canadienne.

Encore une fois, le Canada est une société qui n'est jamais restée passive. Elle a toujours poursuivi la discussion, et cette discussion est parfois très tendue. C'est une discussion continue qui nous ramène au temps où les Néo-Écossais noirs devaient monter au balcon des cinémas pour regarder un film. Le Canada n'est pas inactif. Il évolue, et il évolue grâce à la discussion. Les discussions au Canada ne sont pas unidirectionnelles. Nous sommes à un point de l'histoire du Canada où la discussion sur les Juifs, en particulier — pas seulement les Juifs, mais surtout les Juifs, c'est de cela que nous parlons —, prend une direction que je n'aime pas personnellement et que je crois que la plupart des Canadiens n'aiment pas.

I commend this committee for paying attention to some of the directions that the Canadian societal conversation is going to see how we can possibly get the conversation going in different directions.

Senator Ataullahjan: I ask these questions because the panel before said that there are many people who have an ignorance of anti-Semitism and don't realize it. They never heard of it. For those who are watching, I want them to understand that this is something that has been in Canada for some time. Those are questions that I was asking, since we have you here to learn from your knowledge. The previous panel also mentioned that you were the authority on the history of anti-Semitism in Canada. That was the reason I was asking you. We want it to be a matter of public record. Thank you.

Senator Arnot: Professor Robinson, given your involvement in academic and community leadership, what specific policy changes or education initiatives would you recommend to combat anti-Semitism in an effective way today?

Mr. Robinson: That, once again, is a large question, and I do not have two hours to harangue you. I will start, and I won't finish. I can only start by saying that what is important is not merely the language we use but what comes after our wonderful statements.

I have heard political leaders in Canada on all levels — municipal, provincial, national — decry anti-Semitism, and one of the great words that they use is “unacceptable.” All right. We can all agree that anti-Semitism in Canada is unacceptable. Then what? If the Mayor of Montreal will say that anti-Semitism is unacceptable, which she has, where is the next word, which is, “Now here is what we're going to do about it”? It is easy to say, “unacceptable.” It is agreeable to say, “unacceptable.” That's the easy part. The hard part is working out the details.

It need not be said that there needs to be a political will to go beyond saying it's unacceptable and actually utilizing the powers that law enforcement and the judiciary have. It is not a matter that there are no laws against hate speech in Canada; there sure are. There is a great hesitancy to use the powers of law enforcement or the powers of the judicial system. That is because Canada is also a country that values freedom of speech and expression.

So now where do you go? How do you balance freedom of expression, freedom of speech and protection of the human rights of communities like the community of Jewish Canadians? If I were smart, I would know the answer. I know how to present the problem.

Je tiens à féliciter le comité d'avoir prêté attention à certaines des tendances du débat sociétal canadien pour trouver de quelle façon nous pourrions amener le débat dans d'autres directions.

La sénatrice Ataullahjan : Je pose ces questions parce que les témoins précédents ont dit que bien des gens méconnaissent l'antisémitisme et ne s'en rendaient même pas compte. Ils n'en avaient jamais entendu parler. J'aimerais que les gens qui nous regardent comprennent que la chose existe au Canada depuis un certain temps. Ce sont des questions que je pose, puisque nous vous avons invité pour profiter de vos connaissances. Les témoins précédents ont également dit que vous étiez l'autorité en matière d'histoire de l'antisémitisme au Canada. Voilà pourquoi je vous ai posé la question. Nous souhaitons que ce soit une question d'intérêt public. Merci.

Le sénateur Arnot : Monsieur Robinson, étant donné votre engagement dans le leadership universitaire et communautaire, quels changements politiques spécifiques ou quelles initiatives en matière d'éducation recommanderiez-vous pour lutter efficacement contre l'antisémitisme aujourd'hui?

M. Robinson : C'est encore une fois une grande question et je n'ai pas deux heures pour vous haranguer. Si je commençais, ça ne finirait pas. Je ne peux que commencer par dire que, ce qui est important, ce n'est pas seulement le vocabulaire que nous utilisons; il faut passer de nos belles paroles aux actes.

J'ai entendu des dirigeants politiques canadiens de tous les ordres de gouvernement — municipal, provincial, national — dénoncer l'antisémitisme, et l'un des grands mots qu'ils utilisent est « inacceptable ». D'accord. Nous sommes tous d'accord pour dire que l'antisémitisme est inacceptable au Canada. Et ensuite? Si la mairesse de Montréal déclare que l'antisémitisme est inacceptable, ce qu'elle a fait, où est le mot suivant, c'est-à-dire « voici ce que nous allons faire à ce sujet maintenant »? C'est facile de dire « inacceptable ». C'est agréable de dire « inacceptable ». C'est la partie facile. La partie difficile, c'est de donner des détails.

Il va sans dire qu'il faut une volonté politique pour aller plus loin que dire l'antisémitisme est inacceptable et pour réellement utiliser les pouvoirs des forces de l'ordre et du système judiciaire. Ce n'est pas qu'il n'y a pas de lois contre les discours haineux au Canada; il y en a. Il y a une grande hésitation à utiliser les pouvoirs des forces de l'ordre ou du système judiciaire, parce que le Canada est aussi un pays qui valorise la liberté d'expression.

Alors, que faire maintenant? Comment peut-on équilibrer la liberté d'expression, la liberté de parole, la protection des droits de la personne de communautés comme la communauté des Canadiens juifs? Si j'étais intelligent, j'aurais la réponse. Je ne sais que présenter le problème.

The Chair: Thank you very much. On behalf of the committee, I want to thank you, Professor Robinson, for taking the time to come and appear before us. Your testimony will help when we are writing our study.

(The committee adjourned.)

La présidente : Merci beaucoup. Au nom du comité, j'aimerais vous remercier, monsieur Robinson, d'avoir pris le temps de comparaître devant nous. Votre témoignage nous aidera à la rédaction de notre rapport.

(La séance est levée.)
